

ROMAIN DARCHY 1895-1944
UNE VIE OFFERTE A LA FRANCE

Véronique ONFRAY

Juillet 2013



Romain Darchy au cours de sa période militaire en mars 1938 à Coëtquidan (Photo de la famille)

Avant-propos

Etre d'exception, héros de la Résistance, fervent patriote, c'est souvent ainsi, qu'aujourd'hui, on évoque le souvenir de Romain Darchy. De lui, « *toujours à la peine et jamais à l'honneur* », ainsi que l'écrivait son épouse en 1984, de lui « *qui ne put participer à la victoire du 11 novembre 1918 à laquelle il avait tant contribué et qui ne connut sans doute pas le débarquement du 6 juin 1944* », que savons-nous précisément ?

Qui fut cet homme qui aima sa patrie et la servit avec cœur comme fantassin pendant quatre longues années, de 1914 à 1918, puis de nouveau de 1939 à 1940 ? Qui fut celui qui, ne pouvant supporter l'occupation des Allemands victorieux sur le territoire français après juin 1940, redevint un combattant, à l'âge de quarante-cinq ans, mais, cette fois, un combattant de l'ombre ? Qui fut-il réellement, lui qui s'engagea totalement, même après son arrestation, pour que vivent ceux qu'il avait sous ses ordres et que se poursuive l'action de libération entreprise par la Résistance ? Romain Darchy peut-il être considéré comme un homme libre au service de la France ?

Appelé familièrement Maurice, Romain Darchy naît le 26 juillet 1895 à Sancerre dans le Cher dans une famille de quatre enfants dont le père est maçon. Scolarisé d'abord chez les Frères des Ecoles Chrétiennes à Sancerre puis à Montluçon et enfin à Orléans, il entre, après l'obtention du brevet élémentaire, à l'étude notariale de Sancerre, en septembre 1912 : il a alors dix-sept ans.

Peu de temps après la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, il est mobilisé en décembre 1914 et aussitôt incorporé. Profondément marqué par l'éducation reçue à l'école, il y puise son sens du devoir et sa volonté de servir. Il prend conscience que sa souffrance et celle des siens comptent peu par rapport au drame vécu par son pays.

Au sein du 408^{ème} Régiment d'Infanterie, de 1915 à 1918, il est de presque tous les combats, dans la Somme, l'Oise, la Meuse, l'Aisne et la Marne. Au front, dès qu'une accalmie se présente, il écrit des lettres à ses parents et note sur de précieux petits carnets tous les événements qui lui semblent importants. Mais, au cours de l'ultime offensive allemande du 15 juillet 1918 en Champagne, il est fait prisonnier, transféré et retenu en Allemagne. Pendant sa captivité en terre ennemie, la faim, la maladie et la tentation du désespoir semblent souvent l'accabler, mais, chaque fois, un sursaut le relève. Le réconfort de camarades, d'aumôniers ou de rencontres parfois inattendues, lui est d'un grand secours : courage et espérance sont les maîtres-mots qu'il s'efforce de vivre tout au long de ces épreuves. C'est seulement à la fin du mois de novembre qu'épuisé, il réussit à s'enfuir, passe par la Hollande, regagne la France. Il arrive à Sancerre le 5 décembre 1918.

Après la bataille de Verdun, la nécessité de « *conserver ce qui ne doit jamais périr* » s'impose à lui et l'amène à rédiger ses souvenirs au cours de ses convalescences puis après son retour de captivité, soit peu de temps après les faits. Ces mémoires sont un témoignage authentique des moments poignants vécus par lui et ses camarades de combat.

On retiendra principalement trois grands récits :

- Le premier, *Le 408^{ème} Régiment d'Infanterie au fort de Vaux*, relate l'effroyable tuerie à laquelle les hommes sont confrontés au début de la bataille de Verdun sur les pentes du fort de Vaux en février-mars 1916.
- Le deuxième, *La Cote 304*, rend compte des violents combats dans ce secteur de l'ouest de Verdun tenu par les Allemands, peu avant la reprise par les Français en juillet-août 1917.
- Le troisième enfin, *Montagne de Reims et captivité*, témoigne du sacrifice de son bataillon placé aux avant-postes du Bois d'Eclisse, lors de l'ultime offensive allemande du 15 juillet 1918 au sud-ouest de la Montagne de Reims, puis de sa capture, de son transfert en Allemagne et de son enfermement successif dans trois camps de prisonniers.

A son retour en décembre 1918, il est soigné plusieurs mois dans les hôpitaux de Bourges et de Sancerre, puis retrouve une vie normale en dépit de lourdes séquelles dues à l'intoxication par les gaz de combat. Il se marie le 23 août 1920 et, pendant près d'une vingtaine d'années, connaît la joie d'une vie familiale, professionnelle et associative heureuse, à Sèvres, en banlieue parisienne d'abord, à L'Aigle dans l'Orne ensuite, où il s'installe comme Huissier en 1933. Il préside une association sportive et, en 1935, il entre au conseil municipal.

Bouleversé par la déclaration de guerre en septembre 1939, il reprend du service, se porte volontaire, participe à la campagne de France comme commandant de compagnie, y gagne sa deuxième croix de guerre et est promu capitaine. Devant l'invasion allemande du 10 mai 1940, il se replie à pied avec ses hommes.

Romain Darchy ne peut admettre la défaite, et seule la Résistance dans laquelle il s'engage dès l'été 1940, lui permet de supporter cette nouvelle épreuve. Mais il est arrêté le 5 février 1944 par la Gestapo qui pressent en lui une grosse prise. Il fait face à plusieurs séances de torture et refuse de parler. Dans le message parvenu à son épouse courant avril, il écrit : « *Je le répète : ils n'ont rien obtenu de moi. Rassurez camarades* ». Cependant, ses bourreaux s'acharnent sur lui. Il meurt le 11 juin 1944. On n'a jamais su où son corps mutilé avait été abandonné.

Ma grand-mère, Madame Romain Darchy, née Jeanne Méchin, est alors âgée de quarante-deux ans. Toute sa vie, elle conserve les souvenirs de guerre de son époux et fait preuve d'une fidélité sans faille à sa mémoire. Nous avons toujours été très proches l'une de l'autre. Ouvrant, un jour, un livre broché, de couleur noire, posé près de son fauteuil, je suis bouleversée par la lecture du passage sur la marche harassante des hommes en route vers la bataille de Verdun : il s'agit du manuscrit du *408^{ème} R.I. au fort de Vaux, février-mars 1916*. Elle accepte, en 1982, de me le prêter.

Ma mère, Madame Pierre Boucheron, née Monique Darchy, découvrant à son tour ce texte, en réalise la frappe. Nous en tirons une cinquantaine d'exemplaires que nous offrons aux proches. Monique, convaincue que son père a écrit d'autres témoignages de cette époque, retrouve le manuscrit de *la cote 304, (juillet-août 1917)*, puis celui de *Montagne de Reims et captivité, (juillet-décembre 1918)*, ainsi que d'autres feuillets, malheureusement incomplets, relatant le *départ à la guerre du 408^{ème} R.I. en 1915*. Tous sont à leur tour dactylographiés et dupliqués. Enfin, en 2001, au chevet de ma grand-mère, je découvre des lettres manuscrites de Romain Darchy envoyées à ses parents depuis le front de 1915 à 1918.

Pourquoi ma grand-mère n'a-t-elle jamais voulu, auparavant que quiconque touche à ces documents ? « *C'est vieux, me dit-elle un jour, trop loin des préoccupations des uns et des autres ; cela ne peut intéresser personne* ». Elle a pourtant à cœur, le 5 septembre 1984, d'adresser, elle-même, une lettre au Conservateur du

Mémorial de Verdun, pour accompagner l'envoi des écrits de 1916 et de 1917 : « *Il a fallu presque soixante années pour, qu'avec mes enfants et mes petits-enfants, nous sortions des reliques où ils étaient enfermés, ces souvenirs de guerre si cruels mais si précis. Mon mari a su prendre des notes sur le front, sans doute pendant les accalmies, et il les a reconstituées au cours de ses convalescences. Soyez donc assuré qu'ils sont le reflet de la triste vérité. Du reste, comment mettre en doute ces récits si simples et si poignants ? Et comment comprendre qu'un enfant de vingt ans ait pu tant souffrir ? J'espère que ces cahiers serviront, s'il en est encore besoin, à l'histoire du fort de Vaux et de la cote 304. La mémoire de mon mari en serait très honorée* ». A la suite de la réception des deux premiers récits, le Mémorial de Verdun réalise une note de lecture en octobre 1986 et publie un extrait de *La cote 304*, dans son bulletin de liaison en 1987. Il n'y a plus alors, pour nous, qu'à poursuivre la mise en forme des autres documents, (*A la limite de la Somme et de l'Oise en 1915, Montagne de Reims et Captivité en 1918*, ainsi que *Les lettres de Romain Darchy adressées de 1915 à 1918 à sa famille*), à les faire parvenir, en 1996, au Mémorial de Verdun puis, en 2006, à l'Historial de Péronne et, enfin, à les numériser.

Plus récemment, à l'Hôtel de Ville de L'Aigle, la Section des Médaillés Militaires, souhaitant rappeler sa fondation en 1933 par Romain Darchy, organise, le 10 juin 2007, une cérémonie à sa mémoire.

Le 15 novembre 2008, la Ville de L'Aigle l'honore, de nouveau, en proposant la projection des deux films inspirés de ses écrits et de son parcours, réalisés cette même année, par French Factory Production : « *Le fort de Vaux dans la Bataille de Verdun* » et « *Romain Darchy, un homme dans le siècle* ».

Le 7 juin 2009, Monsieur Thierry Pinot, Maire de L'Aigle, inaugurant la plaque commémorative sur la façade de la maison où habitait Romain Darchy au moment de son arrestation, lui rend un vibrant hommage. Rappelant l'engagement, le courage et le sacrifice de « *cet homme d'exception ayant profondément marqué l'histoire de sa ville* », il s'engage, au nom de la municipalité, à entreprendre la publication de ses écrits.

Et en effet, le 10 novembre 2012, au début de la semaine du patrimoine dédiée à Romain Darchy, la ville de L'Aigle célèbre officiellement la sortie éditoriale des « *Récits de guerre 1914-1918* », publiés en partenariat avec les éditions Bernard Giovanangeli. Ce livre est préfacé par l'historien Jean Pierre Verney, conseiller historique du Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux.

Pour lui rendre hommage, un concert-spectacle exceptionnel, conçu et réalisé par l'Ensemble musical Calliopée et enrichi d'un montage documentaire projeté en regard, est offert à un auditoire venu très nombreux. Une exposition lui est consacrée pendant près d'un mois à la Médiathèque. Enfin, les élèves de tous les établissements scolaires de la ville sont sollicités par le service des archives et du patrimoine pour un travail de mémoire, contribuant ainsi à approfondir les liens entre les générations à la veille des commémorations du centenaire de la guerre 1914-1918.

Chapitre 1

1915 : Entre Somme et Oise

Durant l'hiver 1914, après la première bataille de la Marne et la « course à la mer », les lignes de front se stabilisent : la guerre de position remplace la guerre de mouvement. Les combats ont été tellement meurtriers qu'il faut surmonter une véritable crise des effectifs et combler rapidement les pertes. Aussi, le 19 décembre 1914, la classe quinze est-elle appelée précocement sous les drapeaux. Romain Darchy est incorporé le 20 décembre 1914 comme soldat de deuxième classe au vingt-septième régiment d'infanterie de Dijon. L'instruction que reçoivent les hommes est abrégée. De nouveaux régiments sont hâtivement formés tel le 408^{ème} régiment d'infanterie dans la région de Bourges, avec de jeunes conscrits amalgamés suivant la règle de trois bleus pour un ancien, des volontaires et des blessés tout juste remis sur pied.

Nous avons conservé de Romain Darchy plusieurs lettres ainsi que trois courts récits malheureusement incomplets relatant avec quelque humour toutes ses découvertes de jeune « *bleu* » plongé dans un univers de guerriers. Affecté le 12 mars 1915 au 408^{ème} régiment d'infanterie, il est envoyé au front un mois plus tard le 12 avril depuis Mehun-sur-Yèvre : « *En quatre mois à peine, je fus métamorphosé, avec un fusil, de quoi tuer. J'étais joufflu, potelé, fin prêt pour me faire trouer la peau !* » A le lire, on croit voir et entendre les souliers flambant neuf frapper sur les pavés de la ville derrière tambours et clairons. Tous les habitants sont sortis pour « *regarder ces bleuets à la face rose et sans rides, fleurir le canon de leurs fusils, les conduire à la gare, et enfin, les voir s'embarquer dans une file interminable de wagons à bestiaux sur lesquels on peut lire : « Dix chevaux, trente hommes* ». Ces jeunes, ignorant le lieu de leur destination, s'imaginent partir pour les Dardanelles, mais non ! La locomotive se dirige sur Vierzon. Peu après le départ, il écrit : « *Il y a un gouffre entre tout à l'heure et maintenant. Nous avons senti venir cette séparation mais nous ne l'avions pas comprise.* »

Le lendemain matin, l'arrêt brutal du train à la gare de Tricot, petit village situé à la limite de la Somme et de l'Oise, les surprend. Personne n'a jamais entendu parler de ce « *pays* ». Désabusés, alors qu'ils avaient pensé débarquer sur le champ de bataille, les soldats se rassemblent, sous un soleil radieux, sans même un paysan pour les saluer, dans un champ de pommiers.

Sous le regard lointain des ballons d'observation allemands appelés saucisses et au son du canon qui gronde, les exercices reprennent : « *Les occupations ne manquent pas, le temps dit libre est bien rare dans cette zone des armées où il n'y a aucun dimanche. D'un jour à l'autre, peut-être demain, nous gagnerons les tranchées. Je suis content d'aller me battre. Je ferai mon devoir.* » Des cérémonies sont organisées : la revue du régiment, la remise de son drapeau, l'office religieux célébré dans l'église remplie d'officiers et de soldats... Ils sont très jeunes, mais aucun ne se berce d'illusions. On donne son adresse à ses camarades pour le cas où arriverait un malheur : « *Je sais que je serai bientôt sous un ciel qu'aimeront les vampires !* » Et en effet, le 408^{ème} est envoyé le 1^{er} mai 1915 à l'ouest de Noyon, entre Roye et Compiègne, pour tenir cette partie du front fixé lors des combats d'octobre 1914 et empêcher à tout prix l'ennemi de passer.

La première marche est longue, les sacs sont lourds, la côte des bois de Ricquebourg semble, à tous, interminable ; la route est défoncée, il n'y a plus rien à boire : « *Quand la douleur devient trop grande, je me retiens de crier car je veux faire le brave !* » La découverte des premières ruines à Gury leur fait vite comprendre que « *la guerre est un carnage* ».

L'arrivée à Plessiers-de-Roye s'effectue la nuit : deux sections de la compagnie se postent à deux cents mètres, en première ligne des tranchées, tandis que la troisième, la sienne, doit descendre dans une cave glaciale et humide avec interdiction de défaire les sacs. Tous, épuisés, les pieds brûlants de douleur, prennent vraiment conscience que cette guerre-ci ne correspond en rien à ce qu'ils avaient imaginé.



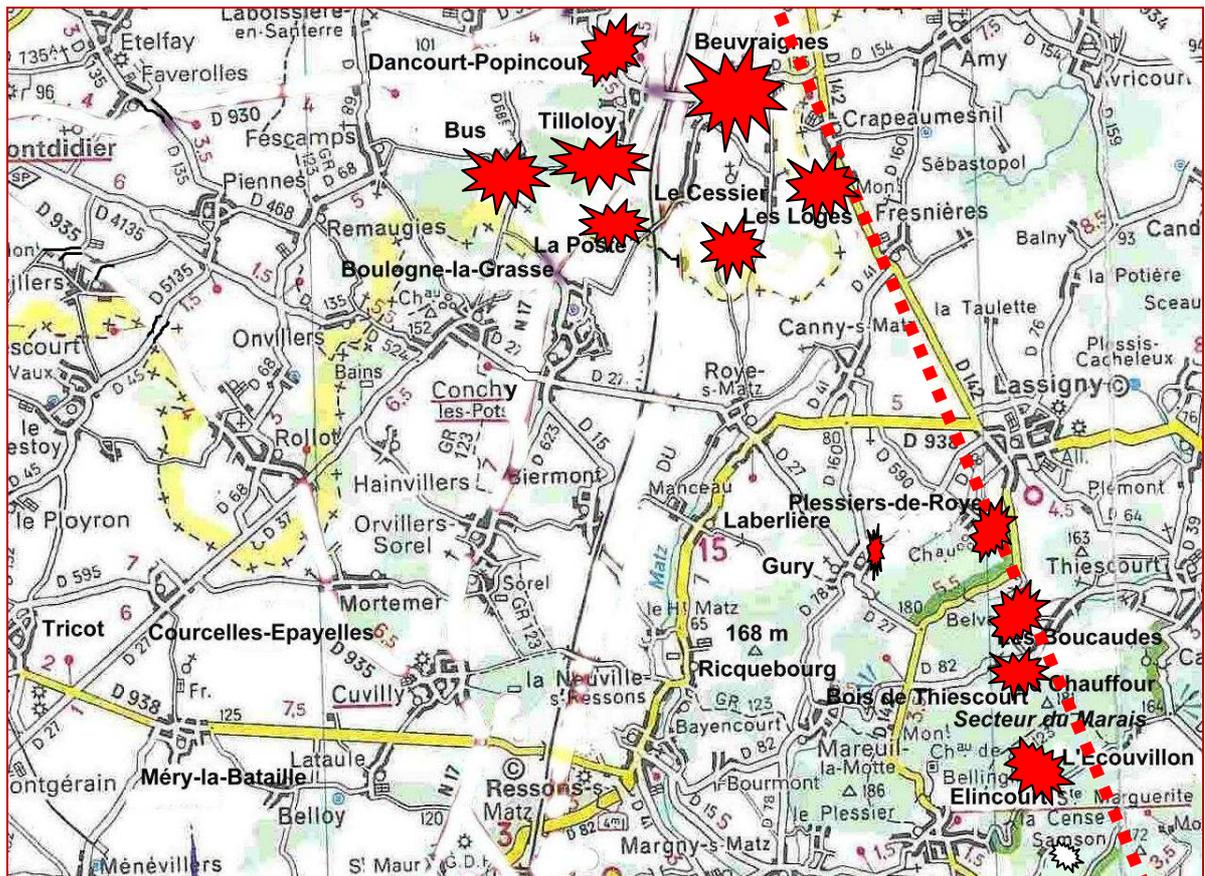
Ruines du château de Plessiers-de-Roye en 2009 (Photo Véronique Onfray)

Le 3 mai 1915, alors que le cantonnement a été, au cours de la nuit, bombardé par les Allemands, Romain Darchy reçoit le baptême du feu dans les tranchées. Il y reste positionné pendant quatre jours jusqu'à la relève.

Les fantassins du bataillon passent alors sous les ordres du commandant du soixante-douzième régiment territorial. Ils participent à la défense du secteur du Bois de Thiescourt ainsi qu'aux travaux de deuxième ligne de la position du Bois des Loges.

En effet, les premiers aménagements n'ayant pas été conçus pour une guerre longue, il faut s'organiser pour se défendre contre l'infanterie ennemie au cas où elle réussirait à pénétrer les premières lignes. De ce fait, dès qu'ils ne sont plus face à l'ennemi, les fantassins se transforment en terrassiers afin de creuser des kilomètres de boyaux et de tranchées ainsi que des centres de résistance s'échelonnant en profondeur.

Les secteurs de combats du 408^{ème} régiment d'infanterie de mai 1915 à janvier 1916



— 1 km

 Secteurs de combats du 408^{ème} de mai 1915 à février 1916

+ - + - Limite de la Somme et de l'Oise

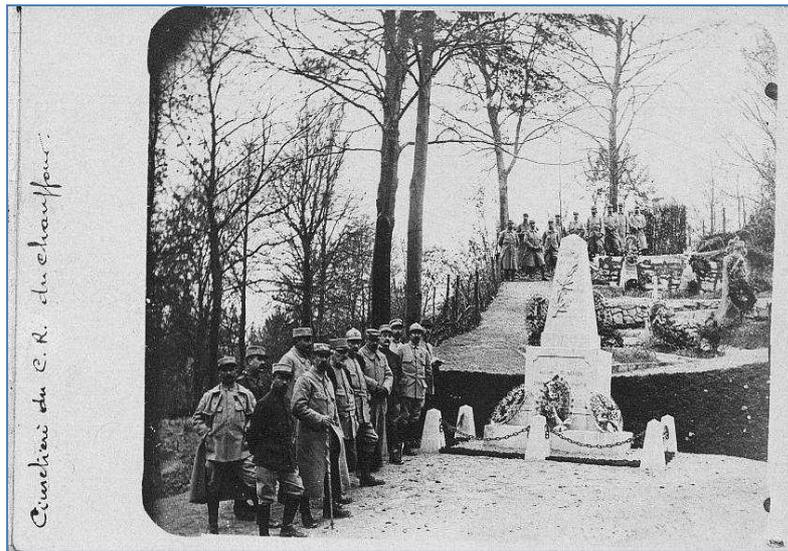
 Ligne de front français/allemand

Au cours de l'été, du 14 mai au 7 septembre 1915, la deuxième compagnie du 408^{ème} régiment d'infanterie est rattachée au secteur du Bois de Thiescourt appelé **le Marais**, dans les centres de résistance des **Boucaudes**, du **Chauffour** et de **l'Ecouvillon**, face aux tranchées ennemies visibles à la lisière du bois. Les fantassins découvrent alors de véritables labyrinthes, des bois et des carrières au fond desquels les Allemands se sont retranchés en 1914. « Ces carrières sont de vrais villages. On ne peut se l'imaginer. Toutes leurs pierres ont été sculptées par les poilus qui les ont précédés. Un autel y a même été creusé et c'est là que, ce matin, nous et tous nos officiers avons assisté à la messe. »

La guerre que vivent ces soldats est, le plus souvent, faite d'attente, de surveillance et de tours de garde, les bombardements d'artillerie contribuant, avant tout, à entretenir l'insécurité. Ainsi, pour fêter à leur

manière, l'entrée en guerre de l'Italie le 24 mai 1915, les Allemands envoient successivement dix obus sur les retranchements du bois des Boucaudes. Dix jours plus tard, l'artillerie française abat l'abri à mitrailleuses des Allemands situé juste en face. Romain Darchy écrit dans une lettre, datée du 29 août, que « *le canon n'a pas cessé de tonner les deux dernières nuits et qu'en moins de quinze secondes, les 75 ont craché plus de quarante obus vers une heure du matin. Les Allemands ne se tiennent pas tranquilles ; ils nous envoient des obus de gros calibre, des 150 en général, et ils en ont même lancé des 220 !* »

L'aviation n'a pas encore pris l'importance qu'elle prendra plus tard mais, presque chaque jour, des aéronautes français ou allemands passent au dessus des tranchées. La joie est grande le jour où les poilus observent, pour la première fois, à la suite des tirs de leur 75, la chute d'un avion allemand.



Cimetière du centre de résistance du Chauffour (Extrait du JMO du 408^e R.I. 3 juillet 1915)

Le 6 juillet 1915, après plus d'un mois et demi de tranchées dans le secteur du Marais, le bataillon de Romain Darchy part cantonner au village voisin, Elincourt. Immédiatement, il est mis à contribution pour des travaux : « *Dès quatre heures du matin, les poilus sont debout et partent à l'arrière pour creuser boyaux et tranchées, abattre, élaguer et transporter des peupliers pour construire des cagnas. Nous allons tout de même enfin pouvoir nous reposer : ce n'est pas que l'on travaille moins, mais les nuits sont tranquilles, même si l'on entend toujours le bruit du canon : rien n'est en effet plus fatigant que le manque de sommeil !* » Le 27 juillet, il écrit « *être toujours au repos, si on peut appeler cela un repos* », mais avoir passé la nuit précédente « *de sept heures du soir à trois heures du matin, à poser des fils de barbelés en avant des lignes.* »

La guerre se prolongeant, des instructions s'efforcent de maintenir le moral des troupes. Ainsi, en juillet, chaque dimanche, le commandant Cottaz, nouveau chef du bataillon, encourage l'organisation de fêtes, de courses ou de matchs de football, présidant lui-même les spectacles de théâtre, les concours de chants et les concerts. Des récompenses, petits cigares, paquets de tabac, bouteilles de vin ou menue monnaie, sont attribuées aux vainqueurs des épreuves.

Pourtant, ces villages de l'arrière-front ne sont pas épargnés par les bombardements. Ainsi, le 9 septembre 1915, à Elincourt, un obus éclate au milieu de la popote des officiers : un médecin et deux officiers parmi lesquels le commandant Cottaz sont tués, et trois autres personnes sont gravement blessées.

Pendant tout l'automne et l'hiver 1915/1916, le 408^{ème} est positionné un peu plus au nord, dans les secteurs de **Beuvraignes**, du **Bois des Loges**, du **Cessier**, du **Bus** et de **Tilloloy**. Ce pays est ainsi décrit par Romain Darchy : « *plat comme un billard, même si seuls sont visibles les réseaux de fils de fer et non les tranchées allemandes. Si vous voyez ces patelins, comme à Tilloloy par exemple : il y avait un immense et superbe château ainsi qu'une belle église, il n'en reste plus rien !* »

Les positions des Français se sont accrochées aux ruines des dernières maisons du village à quelques mètres des Allemands. Ces ruines, transformées en barricades, obligent les poilus menacés en permanence par l'explosion de grenades, de mines ou de projectiles de tranchée, à demeurer constamment sur le qui-vive. L'ennemi peut à chaque instant surgir d'un bond dans la tranchée. Les petits postes de surveillance, cibles privilégiées pour les canons ennemis, sont particulièrement redoutés par les sentinelles chargées d'y faire le guet.



Barricade érigée par les poilus dans les ruines de Beuvraignes. (photo coll. Ludovic Baillet (<http://cpa.santerre.free.fr>))

Les permissions sont encore, à cette période, considérées comme incompatibles avec l'état de guerre. Aussi, ces soldats, sur le front depuis plus de dix mois, n'ont jamais eu de repos véritable et ne sont pas rentrés chez eux depuis leur incorporation. Le combat a pris des formes nouvelles, mais les armées adverses sont restées face à face et les positions n'ont pas changé.

Le 17 février 1916, le 408^{ème} est relevé de ces opérations épuisantes et part pour Montdidier en vue de s'y reposer et de participer à des manœuvres. « *Jamais depuis le début, nous n'avons été au repos, car ce qu'on appelait repos consistait, en réserve à l'arrière, à venir tous les jours travailler en première ligne. Aujourd'hui, c'est la première fois que nous quittons le domaine où pleuvent les obus. Où irons-nous après ce repos, je n'en sais rien...* »

Peuvent-ils imaginer qu'en fait, moins de cinq jours plus tard, ils vont être appelés à partir pour Verdun ?

Chapitre 2

Le 408^{ème} Régiment d'infanterie au fort de Vaux

Ce premier grand récit relate en une centaine de pages l'enfer de la bataille de Verdun vécu au sein de la deuxième compagnie du 408^{ème} régiment d'infanterie entre le 22 février et le 12 mars 1916.

Romain Darchy décrit d'abord l'alerte à Montdidier, l'embarquement en train au soir du 22 février et l'arrivée, le lendemain, en gare de Sainte-Menehould. C'est ensuite, depuis Verrières, le 25 février, la marche éprouvante et interminable d'une dizaine d'heures à travers les défilés de l'Argonne jusqu'à Auzéville. Le 27, ce sera le départ, à quatre heures du matin, pour deux journées harassantes, à pied, en direction de Jubécourt, Ville-sur-Cousances, Lempire, Dugny-sur-Meuse, et enfin Verdun.

La neige ne cesse pas de tomber, la cohue est indescriptible : chars, caissons, camions, véhicules de toutes sortes, traînés ou non par ânes, chevaux ou mulets, transportent hommes, canons, munitions, matériels et fourrage. Les soldats croisent avec effroi les blessés dans les ambulances ainsi que des familles entières chassées par la nouvelle bataille. L'encombrement est tel qu'ils doivent quitter la route pour se frayer un chemin à travers les champs de glaise ou les bois broussailleux. La roulante n'a pas suivi. Ils n'ont, pour apaiser leur soif, que l'eau boueuse des ruisseaux, pour manger, que les maigres provisions de leur sac à dos si pesant. *« Ils forment, parmi cette masse nomade, un cortège distinct qui court vers la fournaise et qui ne sait comment il en reviendra ».*

Peu à peu, la citadelle de Verdun se devine aux ronflements sourds des avions, aux torches énormes qui s'allument à chaque instant, aux bruits des marmites qui s'écrasent : *« Elle est loin encore, mais cent mille lueurs nous indiquent que c'est elle. La bataille est un formidable aimant qui nous attire ! »*

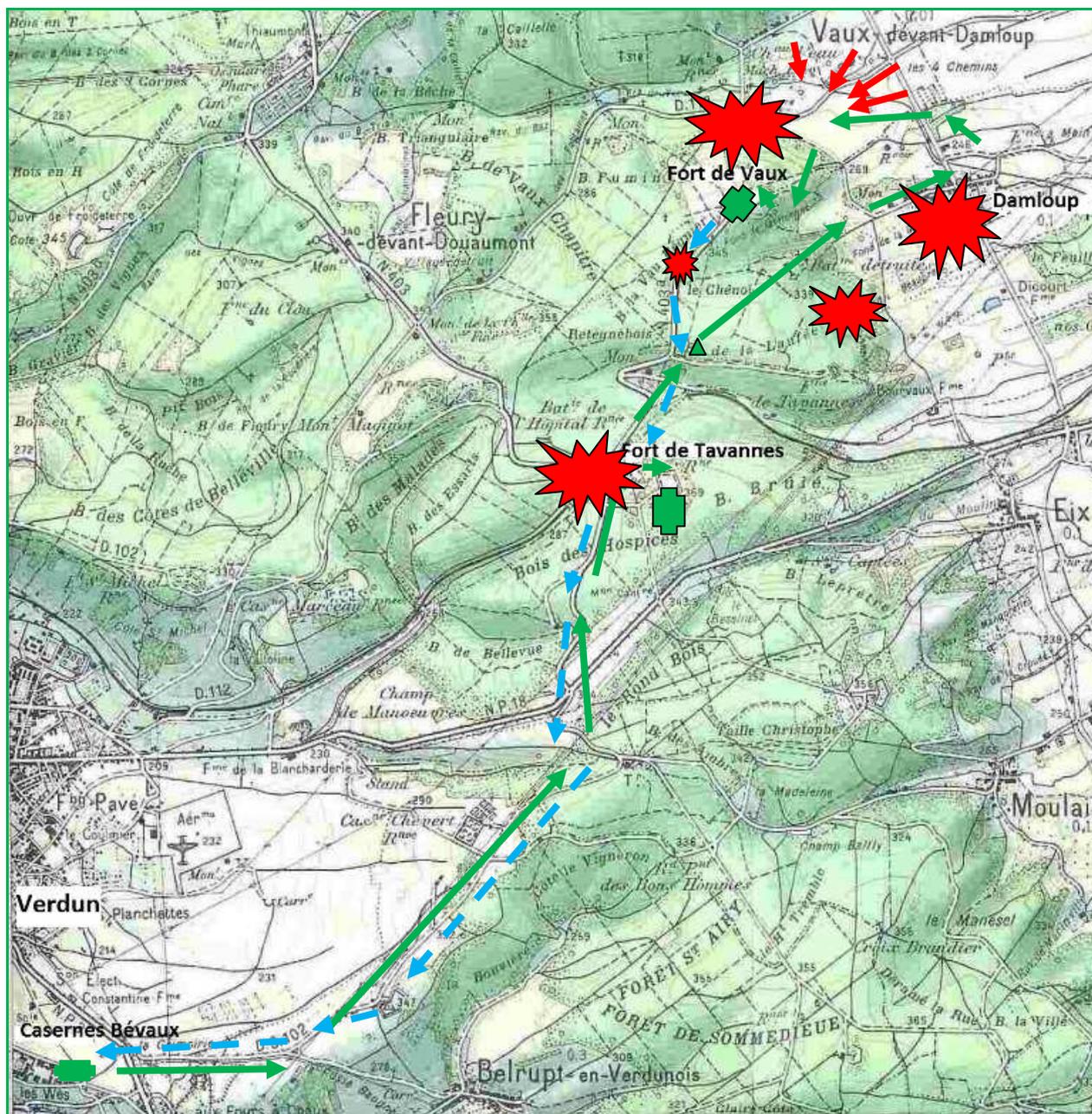
L'épuisement des hommes, à l'arrivée aux casernes Bévaux après dix-sept heures de marche, est extrême. Le bombardement incessant de la citadelle, tout au long des deux jours qu'ils passent à l'intérieur des murs, a quelque chose d'effrayant.

La formidable bataille fait rage derrière la colline : *« Et dire que nous serons bientôt dans cet enfer ! »*



Caserne de Verdun en 2008 (Photo Véronique Onfray)

La Bataille de Verdun du 1^{er} au 12 mars 1916



-  1 km
-  Assauts de l'infanterie allemande
-  Fort militaire
-  Montée des fantassins du 408^{ème} vers les pentes du fort de Vaux
-  Secteur de combat du 408^{ème}
-  Descente de Romain Darchy vers les Casernes Bévaux

Pendant la bataille de Verdun, les agents de liaison appelés aussi coureurs, jouent un rôle essentiel. Toute communication téléphonique étant devenue impossible sur les pentes du ravin de Vaux, du fait des bombardements incessants, ils sont tenus, dans les conditions les plus périlleuses, d'aller chercher et transmettre les ordres. Romain Darchy, devenu un des quatre agents de liaison de la deuxième compagnie, nous livre un témoignage de première main sur ce rôle au plus fort moment de la bataille. Toujours soucieux d'accomplir sa mission quelle qu'en soit la difficulté, il s'efforce de ne pas contribuer à la démoralisation de ses camarades en répondant à leurs questions.

Au soir du 1^{er} mars, tandis que le canon tonne, les compagnies du 408^{ème} se mettent en route depuis les casernes Bévaux, grimpent la côte, dans la boue et sous la pluie, puis traversent le bois des Hospices à l'aveuglette au milieu d'une immense cohue. Non loin du tunnel de Tavannes, se séparant du reste du bataillon, la deuxième compagnie avec ses deux cent vingt hommes entre dans la fournaise au milieu des rafales et d'une atmosphère viciée par les gaz, traverse le bois de la Laufée, puis descend vers Damloup en feu : « *On croirait descendre aux enfers et y entendre danser des milliers de démons.* »

Du 2 au 5 mars, Romain Darchy court en terrain totalement découvert, sans la moindre protection, à travers les ruines du village, pour transmettre les instructions et rapporter des informations. Le premier jour, découvrant derrière une meule de paille, foudroyés par un obus, ses camarades du petit poste, il s'exclame : « *Nous vivons une guerre invisible où l'on tue sans se voir, où l'on meurt sans lutter.* » Son récit nous livre, suite à ce drame, un témoignage authentique de fraternité des tranchées.

Le fort de Vaux est effroyablement pilonné derrière la colline. Au soir du 5 mars, à minuit, les quatre agents de liaison partent avec le commandant Dumas. Ils escaladent la côte, sautent d'entonnoir en entonnoir, repèrent la redoute du commandant de bataillon et l'emplacement de l'abri de leur compagnie flanqué au dessus du ravin qui mène de Vaux à Damloup. A six heures, ils redescendent à vive allure pour annoncer aux camarades le grand départ. Le communiqué est clair : « *La France compte que chacun fera tout son devoir. Vous vous ferez tuer sur place plutôt que de reculer !* ».

Le 7 mars 1916, vers deux heures du matin, les deux cent vingt hommes de la deuxième compagnie grimpent sur ces pentes avec l'ordre d'empêcher les vagues d'assaut allemandes d'atteindre le fort. Ils s'entassent dans un abri précaire, long de trente mètres, et profond d'un mètre trente. Le bombardement devient très violent sur tout le secteur. Leur refuge, dépourvu de toute protection, servant de cible à l'artillerie ennemie, tangue et menace de s'écrouler dans le fracas épouvantable des explosions. Le capitaine, angoissé, demande un volontaire pour aller chercher des directives sur la conduite à adopter auprès du commandant du bataillon.

Romain Darchy se propose. Il s'élanche dans la fournaise, sous un ouragan de fer et de feu. La vision est horrible. Partout dans les airs, la terre tourbillonne. Frôlant cent fois la mort, il porte tout de même son message à la redoute. Le commandant Dumas lui demande de le conduire auprès de son capitaine, mais l'orage est tel, que, après quelques dizaines de mètres, il y renonce et remet sa venue à plus tard. Romain Darchy continue seul, puis, alors qu'il se réfugie un instant dans l'abri où, cinq jours plus tôt, deux sections de la dixième compagnie ont été ensevelies, un effondrement se produit et il se retrouve enterré vivant, dans le noir le plus absolu sous une couche de terre et de rondins. Après des moments d'accablement, refusant d'admettre que cet abri va lui servir de tombeau, il se ressaisit, gratte avec une petite scie ramassée inopinément quelques instants auparavant, pour dégager la terre et écarter les rondins. Enfin, au bout de sept heures d'angoisse et d'efforts démesurés, il aperçoit de la lumière, réussit à s'extraire, connaît la joie d'une sorte de résurrection puis court retrouver son capitaine et ses camarades.

La nuit suivante est terriblement éprouvante pour ces hommes entassés. Aux premières lueurs de l'aurore, le bombardement qui s'était estompé reprend. Le 8 mars, vers onze heures, l'abri bascule sous l'explosion d'obus, s'écroulant à trois reprises sous le poids des rondins, de la terre et des cailloux. Une centaine de soldats de la compagnie est écrasée dans la panique la plus absolue. La situation apparaît désespérée. Le capitaine Blanchet envoie de nouveau Romain Darchy à la redoute pour chercher du secours, des hommes,

des pelles, des pioches, de l'éther. Grâce à son courage et à sa ténacité, quinze volontaires arrivent à temps pour sauver une trentaine de ses camarades.

Mais au soir de ce 8 mars, alors que l'attaque allemande est imminente, la deuxième compagnie qui a perdu beaucoup d'hommes s'installe à proximité de la première compagnie en foulant l'espace qui l'en sépare. Les ordres tombent sur ces avant-postes de « *résister à tout prix, si besoin en puisant dans les autres compagnies et de contre-attaquer immédiatement au cas où l'ennemi avancerait !* ».

A la demande du capitaine, Romain Darchy retourne à l'abri éventré pour lui rapporter ses jumelles. Récupérant en même temps son sac, le spectacle auquel il est alors confronté dans ce sépulcre immense est hallucinant : des hommes sont couchés, inanimés ; des blessés râlent ou expirent ; une dizaine de poilus devenus fous, se tenant par la main, saute, danse, chante et finit par se battre. Avec les quelques-uns qu'il réussit à convaincre, il rejoint sa compagnie au-dessus du ravin.

Au petit matin du 9 mars, alors que les colonnes par quatre grimpent depuis le fond du ravin de la mort, l'incertitude plane. On entend :

- « *Tirez-pas ! 409^{ème} !* »

En fait, les Allemands qui ont revêtu les capotes des poilus du 409^{ème} capturés la veille, sont reconnus au dernier moment à leurs bottes ! Dès que les Français se rendent compte de la supercherie, ils tirent comme des fous et l'ennemi finit par faire demi-tour.

Mais peu après, d'autres colonnes par quatre surgissent : « *A chaque fois que des ombres se dressent, les mitrailleuses vomissent, les fusils tirent, nous les décimons, mais toujours d'autres apparaissent... C'est l'enfer où tant de choses dansent, tourbillonnent et voltigent qu'il est surprenant que nous tenions encore au sol. C'est la bataille acharnée, la bataille féroce dans laquelle on entend de tout et dans laquelle on n'entend rien.* » Pourtant, les cartouches s'épuisant, l'angoisse grandit : « *Va-t-on succomber sous le nombre du fait qu'il faut ménager les cartouches ?* » Alors que tout semble perdu et qu'une nouvelle vague d'assaillants apparaît, le capitaine Blanchet crie : « *En avant les p'tits gars ! A la baïonnette !* » Il s'élance sur le parapet, suivi aussitôt par tous les poilus. L'ennemi, surpris, fait demi-tour. « *Les morts restent, les vivants regagnent le fond du ravin* » tandis que le bombardement reprend afin d'empêcher tout renfort d'arriver. Les munitions commençant à manquer, Romain Darchy part à quatre pattes, de trou d'obus en trou d'obus, jusqu'à la redoute pour récupérer des cartouches et des bandes pour les mitrailleuses. Se les voyant refuser, il ramasse celles des blessés et des morts, en remplit trois musettes, la totalité de ses poches, son casque, et revient aux avant-postes les distribuer à ses compagnons. Ce ravitaillement leur permet de faire face aux vagues successives d'assaillants qui reprennent de plus belle moins de trois heures plus tard.

Les tranchées n'ont plus de forme. Il faut dresser une muraille protectrice avec les cadavres des camarades pour rehausser le parapet. « *Qui aurait cru que des cadavres pouvaient être utiles sur un champ de bataille ? Nous sommes dans une zone où un cadavre n'attire la pitié qu'à l'heure du trépas !* » La nuit suivante, du 9 au 10 mars, les attaques nocturnes, incertaines et pleines de surprises, obligent les poilus à veiller sans cesse et à tirer avec rage. L'odeur de mort est terrible. Les ennemis sont repoussés, mais la compagnie a perdu plus des trois quarts des siens. Tous sont épuisés, affamés, à bout de force, le 10 mars, leurs réserves de nourriture ayant été enfouies sous l'abri écrasé.

La relève s'effectue le 11 mars à une heure du matin. Les rescapés réussissent à pénétrer dans le fort de Vaux toujours pilonné, en dépit des obstacles de béton bouchant l'entrée. Ils doivent fournir un nouvel effort, la nuit, en accédant à la plateforme de la forteresse et tirer pendant trois quarts d'heure encore sur les assaillants.

Avec stupeur, au petit matin, Romain Darchy découvre le champ de bataille : « *Ces collines ne sont que de vastes cimetières sans croix* ». C'est un choc qu'il évoque dans son récit : « *Je n'avais jamais pensé que ce fût aussi macabre. Des morts, il y en a partout, partout ! Il y a tant de taches grises et de taches bleues qu'on ne peut les compter ! Ce n'est pas sans raison qu'on a baptisé ce ravin, ravin de la mort !* »

Sa section qui comptait cinquante hommes le 1^{er} mars est réduite à quatre rescapés au soir du 11 mars. Quittant alors le fort de Vaux pour celui de Tavannes, sous un très violent bombardement, Romain Darchy est sérieusement blessé au bras tandis qu'un de ses compagnons est tué à ses côtés. A l'arrivée, la deuxième compagnie ne compte plus que trente-huit hommes valides sur les deux cent vingt présents dix jours plus tôt. Le lendemain, Romain Darchy, examiné par un major reçoit un certificat d'évacuation. Il part à pied avec un autre blessé pour rejoindre les casernes Bévaux de Verdun, et là, reçoit les premiers soins.

Soigné dans les hôpitaux d'Auxerre puis de Beaulieu-sur-Mer et de Nice jusqu'en juillet, il se remet peu à peu, termine sa convalescence, et obtient une permission de sept jours à Sancerre en août 1916.

Notons qu'à la suite à ces événements, Romain Darchy fait l'objet d'une citation à l'Ordre de l'Armée et se voit attribuer la Médaille Militaire et la Croix de Guerre avec palmes.

Ordre général n° 2574

... Le Général commandant en chef a conféré à la date du 2 avril 1916, la Médaille Militaire à DARCHY Romain, 8094, soldat au 408^{ème} Régiment d'Infanterie, 2^{ème} compagnie.

« Agent de liaison particulièrement méritant. A fait preuve pendant les affaires du 4 au 11 mars, d'une bravoure et d'une énergie exceptionnelles. Enseveli sous un abri où il s'était réfugié momentanément pendant une rafale d'obus, est parvenu à se dégager, en continuant immédiatement l'exécution de sa mission périlleuse et refusant de prendre le moindre repos ».

Signé : JOFFRE



Romain Darchy en convalescence à Beaulieu-sur-Mer en 1916 (Photo de la famille).

Chapitre 3

Marche vers Saint-Quentin dans l'Aisne au printemps 1917

Devenu aspirant après une formation à l'école militaire de Joinville-le-Pont, de septembre 1916 à février 1917, Romain Darchy retrouve ses camarades dans l'Oise, le 2 mars 1917. En prévision de l'offensive du printemps, ils creusent des tranchées et des boyaux dans le secteur de Canny. Parmi eux, personne n'imagine que les Allemands commencent à évacuer toute la zone de Noyon, Roye et Péronne et se replient sur les positions solidement fortifiées de la « ligne Hindenburg » un peu plus à l'est, raccourcissant ainsi leur front de soixante-dix kilomètres.

Le premier bataillon du 408^{ème}, dirigé par le commandant Dumas, reçoit l'ordre de poursuivre l'ennemi en retraite, cherchant à bousculer ses arrière-gardes et à maintenir le contact avec lui. Talonnant les Allemands, il effectue des coups de main sur leurs tranchées et les « nettoie » sous la protection de barrages d'artillerie. Si certaines ont cessé d'être occupées, d'autres ne le sont pas encore. Mais tout le secteur a été bouleversé et méthodiquement saboté. Le terrain est miné partout et les destructions sont énormes. Des ponts ont sauté, des villages et des champs ont été incendiés ; les Allemands, en se repliant, ont pratiqué la tactique de la « terre brûlée » pour que les Alliés ne puissent trouver aucune subsistance sur leur passage.

Parti de Canny-sur-Matz, le bataillon pousse la reconnaissance dans la direction de Candor et pénètre dans cette zone dévastée. Les fantassins sont accueillis en libérateurs par les civils abandonnés et l'émotion qu'ils en éprouvent alors est immense. La lettre de Romain Darchy, datée du 18 mars, en témoigne : *« Je vous écris d'un pays occupé par nous depuis hier dans les lignes ennemies. Dans le premier village où il y avait encore des civils, nous avons été accueillis avec joie. Les femmes et les gosses pleuraient de bonheur ; les Allemands les ont tant fait souffrir, brûlant et renversant tout sur leur passage ! J'ai été blessé au cou par un détonateur dans la première ligne allemande ; ce n'est pas grand-chose. Je ne puis vous en dire plus. J'ajoute simplement que je vis des heures splendides et que les Allemands ont commis les pires insanités. »* Et de poursuivre, enthousiaste : *« Nous avons enlevé huit villages, progressé de vingt kilomètres, couché quatre nuits à la belle étoile, passé quatre jours sans manger grand-chose. J'ai vécu des heures inoubliables. Nous avons reçu les félicitations du général Nivelle ! »*

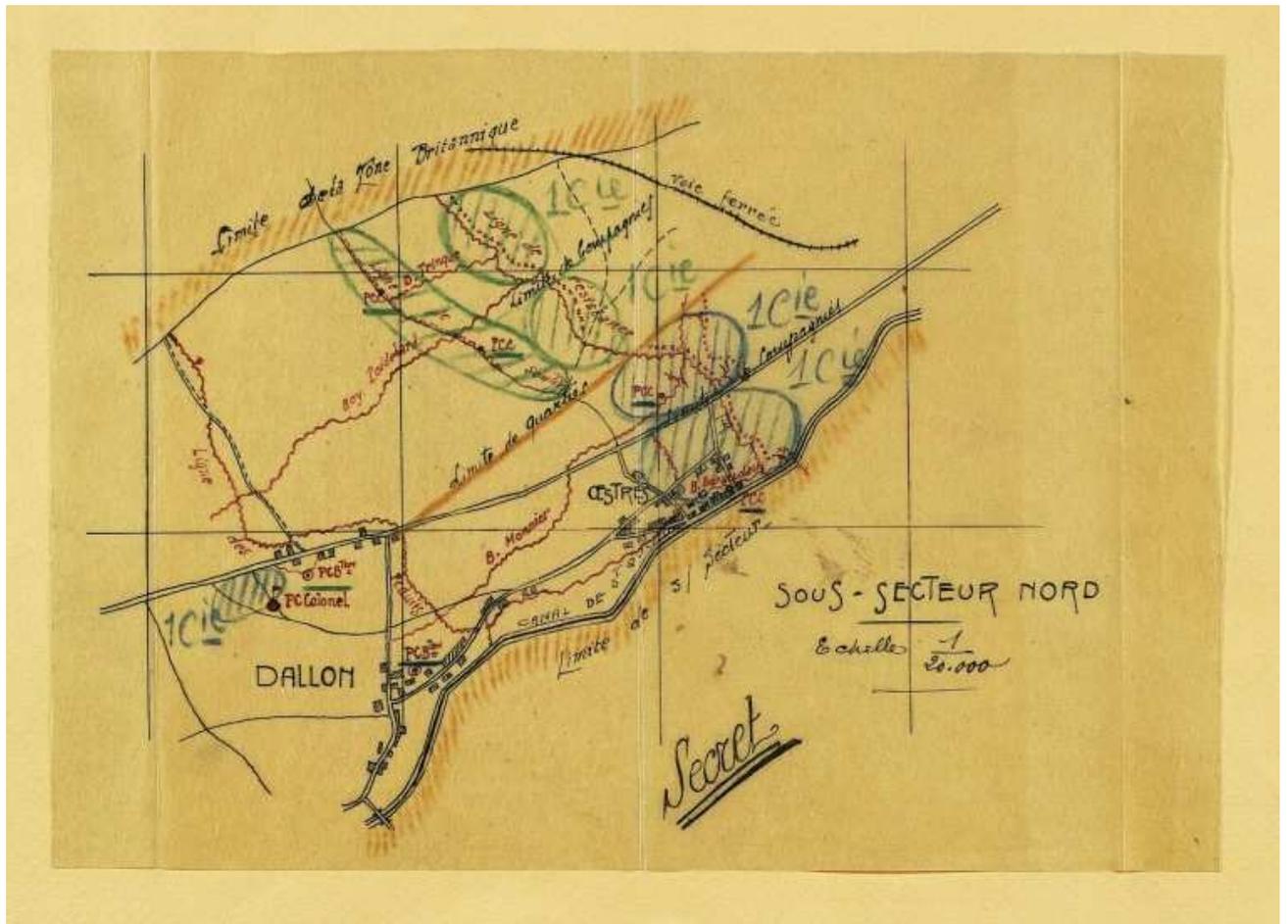
En effet, les hommes, poursuivant leur marche, brisent les résistances de détachements d'arrière-garde, fouillent le terrain, traversent le canal du Nord en pleine nuit sur un pont en ruines, puis se portent sur Guiscard et l'occupent solidement. Mais les troupes qui manquent d'autonomie et qui se sont trop éloignées des roulantes, n'ont pas été ravitaillées. Elles reçoivent l'ordre du haut commandement, au bout de quatre jours, de revenir en réserve, au cantonnement de La Berlière.

Six semaines plus tard, le régiment tout entier s'avance aux portes de Saint-Quentin face aux Allemands alors que rien n'a été aménagé : ni tranchées, ni boyaux ni abris. L'ennemi, au contraire, a pris le temps de s'enterrer solidement et d'installer ses positions systématiquement à contre-pente afin d'échapper aux tirs des Alliés britanniques et français.

Ceux-ci peinent à occuper ce nouveau front bouleversé où rien n'est organisé. Les combats avec tirs d'obus, mitrailleuses et grenades, obligent les fantassins à se terrer dans les cimetières de Dallon, en mai, puis de Gricourt, en juin : « *Il nous faut éventrer les tombes pour nous creuser des abris !* » La relève définitive du secteur a lieu pour eux le 26 juin sans qu'aucune avancée n'ait été réalisée, Saint-Quentin restant aux mains de l'ennemi.

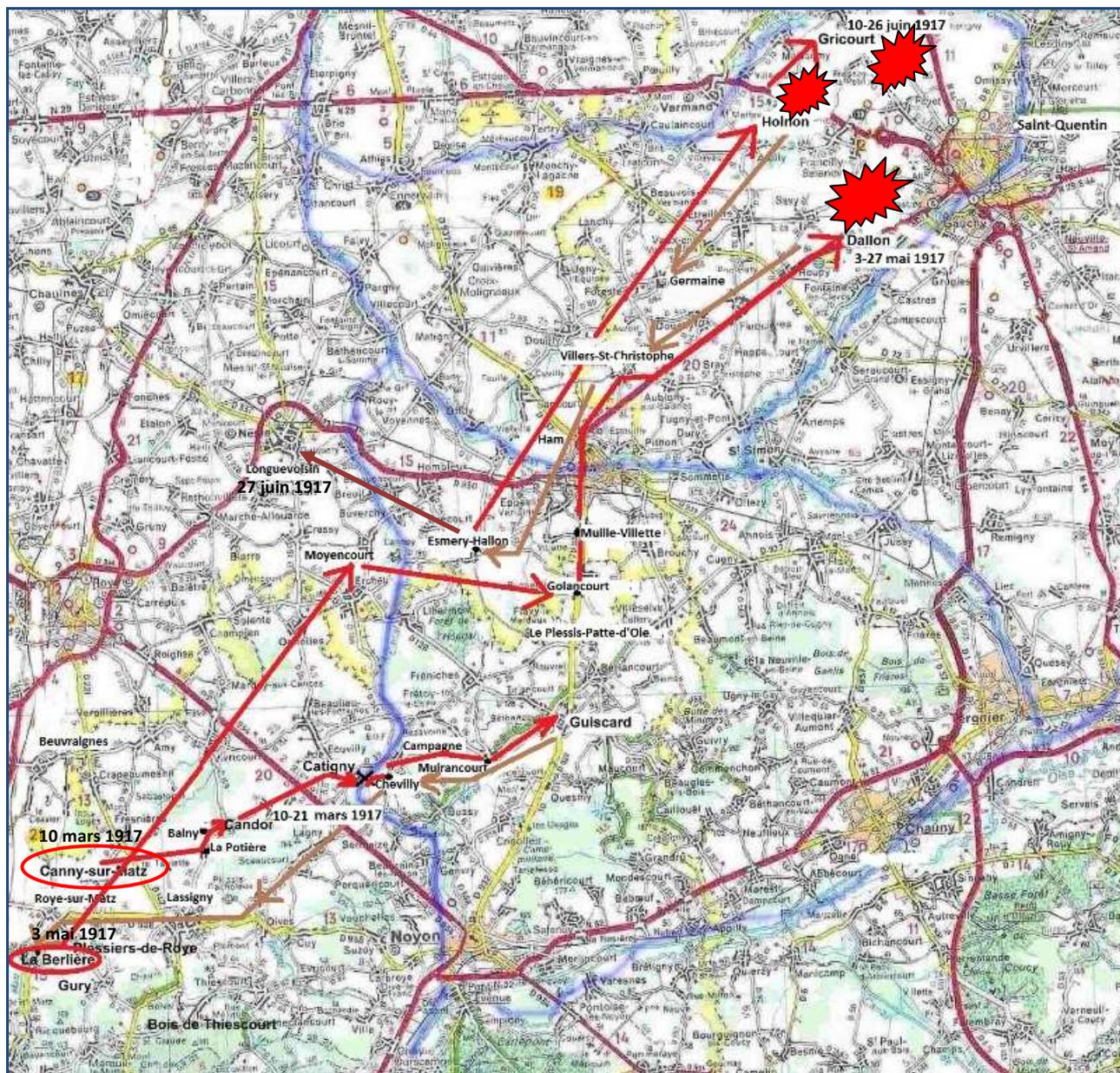
Extrait du Journal de marche et d'opérations du 408^{ème} régiment d'infanterie

Les emplacements des compagnies du 408^{ème} régiment d'infanterie dans le secteur de Dallon en mai 1917



Après ces quatre mois passés dans l'Aisne, Romain Darchy obtient enfin une semaine de permission.

Au retour, le 4 juillet 1917, à Paris, avant de reprendre le train, il assiste au défilé de l'armée américaine et découvre, au moment du départ, en gare du Nord, qu'il ne retournera pas dans l'Aisne mais dans le secteur de Verdun.



- 2 km Marches vers Saint-Quentin dans l'Aisne en mars, mai et juin 1917
- Base de départ pour le régiment Retours aux cantonnements
- X** Pont détruit Secteurs de combats du 408^{ème}

Opérations du 408^{ème} régiment d'infanterie à l'ouest de Saint-Quentin dans l'Aisne au printemps 1917

Chapitre 4

La cote 304, entre le 25 juillet et le 18 août 1917

La cote 304 et le Mort-Homme, deux buttes voisines de la rive gauche de la Meuse occupées par les Allemands, constituent encore, au cours de l'été 1917, une sérieuse menace pour Verdun. Les lignes françaises sont restées accrochées sur les pentes sud des positions allemandes mais se retrouvent plus que jamais sous le feu direct de l'artillerie ennemie. Aussi l'état-major allié prépare-t-il une offensive pour dégager ces redoutables observatoires et mettre fin à cette situation. Sentant venir l'attaque, les Allemands font venir des renforts, multiplient bombardements, usage des gaz asphyxiants et coups de main pour capturer des prisonniers et en obtenir des renseignements.



Départ du chemin montant à la cote 304 en 2008 (Photo Véronique Onfray)

Ces journées très violentes de l'été 1917 sont de celles qui, après le fort de Vaux, marquent profondément les hommes du 408^{ème} régiment d'infanterie. Romain Darchy fait un récit poignant de leur terrible ascension de la cote 304, de leur sentiment d'impuissance dans les tranchées glaiseuses, de leur résistance à l'assaut allemand avec bravoure et courage sans jamais perdre leur sens de l'humour ni leur esprit de solidarité : il leur faut tenir.

Au soir du 25 juillet, alors que, comme chaque nuit, l'artillerie lourde ennemie sème l'épouvante et pilonne les abords de la route d'Esnes à Avocourt ainsi que tous les boyaux d'accès aux premières lignes pour empêcher les relèves, les poilus du 408^{ème}, lourdement chargés, montent vers les positions du sommet de la cote 304 par un épais brouillard. Ils marchent contre le talus de la route, puis s'enfoncent dans un véritable marécage à l'emplacement d'un boyau devenu impraticable au fond du ravin. Ils escaladent des grillages censés retenir la terre trop molle puis se retrouvent sur les pistes des pentes, le haut du corps à découvert, avançant par à-coups sur quelques mètres, puis s'accroupissant à la vue des torches rouges des explosions d'obus qui s'écrasent tout près d'eux. *« Il tombe par tonnes de l'acier sur les pentes et le ravin : le fantassin est réduit à rester immobile, à observer ce carnage, à attendre la mort sans lutter dans l'inaction la plus totale ! »* Enfin, parvenus au sommet, les hommes meurtris et épuisés, surmontant leur fatigue, reçoivent l'ordre de se positionner pour passer la nuit aux aguets dans la tranchée.

Le lendemain matin, tandis que le soleil se lève sur ce champ de bataille, *« illuminant un chaos immonde où il n'y a plus un arbre, plus une fleur pour frissonner au souffle du vent, plus rien qui fasse comprendre la*

beauté et la douceur de l'été », Romain Darchy pense que ce 26 juillet est le jour anniversaire de ses vingt-deux ans.

Il s'interroge en découvrant avec stupeur ce paysage macabre, véritable champ de tir jonché de morts :
« *Ai-je grandi et aimé pour mourir dans l'ardeur de ma jeunesse? Je ne puis penser sans trembler que les poilus ont franchi tout cela la veille, piétinant les cadavres, attendris par les plaintes des blessés, pleins de boue, suant, soufflant, sans tomber dans le creux de la tombe. Comment s'engager sur les pentes de la cote 304 sans en sortir le corps en lambeaux ? Comment comprendre ce qu'il y a d'énergie et d'héroïsme dans ces modestes poilus qui sont passés sous un tel déluge? Je comprends que si la guerre a quelque chose d'inhumain, elle montre que dans une telle tempête, tous les cœurs cesseraient de battre s'il n'y avait pas un maître qui commande et devant qui la mort est contrainte de reculer* ».

La cote 304 en 1917 (Photo www.delcampe.net)



Le secteur à défendre est fait de tranchées boueuses dans lesquelles les poilus ne peuvent que patauger. Ils n'ont pour se reposer que des niches taillées dans les parapets. L'ennemi est tout proche. Au barrage Sckleinard, le boyau des Français qui jouxte celui des Allemands, est interrompu seulement par deux barrages de sacs de terre situés à six mètres l'un de l'autre. L'ennemi ne se voit pas mais se devine : ainsi, au fond de leur abri, nos poilus peuvent-ils entendre son va-et-vient dans la tranchée juste au-dessus.



Romain Darchy et ses camarades le jour de ses 22 ans au boyau Sckleinard (Photo de la famille)

Brusquement, le 28 juillet, vers quatorze heures, les Allemands bombardent les positions avec des obus de gros calibre, sans qu'on sache s'il s'agit d'un réglage de tirs ou d'une préparation d'artillerie avant l'attaque.

Des brèches dans les réseaux de barbelés sont ouvertes tandis que les avions à croix noire volent très bas. Les poilus, tirés de leur sommeil, sont prêts à bondir, fusil entre les jambes et grenade dans la poche, dos contre la paroi, mais l'ennemi ne se montre pas. Les saucisses planent en arrière tandis que des avions allemands piquent sur elles. L'accalmie revient mais la remise en état du réseau de barbelés nécessite plusieurs heures de travail au cours de la nuit. Le lendemain après-midi, un bombardement français est effectué en représailles sur les lignes allemandes.

En fait, c'est la nuit du 1^{er} août, vers trois heures du matin, que l'attaque ennemie redoutée est déclenchée. Grenades, obus, engins de toutes sortes sont subitement projetés dans la tranchée tandis qu'une clameur se fait entendre : « *Les voilà !* » Les Allemands, hésitants, sortent de leurs lignes puis se ruent à l'assaut. Aussitôt après le tir de la fusée à six feux, le barrage des canons de 75 se déchaîne. Les poilus opposent aux assaillants une défense opiniâtre à coups de grenades, coups de fusils, tirs de mitrailleuses, et les repoussent, quand soudain, une secousse formidable se produit.

Un deuxième assaut allemand s'effectue, tandis qu'une nouvelle demande de barrage, du côté français, avec une fusée à six feux, déclenche un redoublement d'intensité du tir. Mais, au boyau Sckleinard, les sacs de terre sont sens dessus dessous, il n'y a plus de parapet, un poilu agonise, un autre a disparu, les deux autres, à découvert, tirent sans arrêt. Non loin, le pare-éclat n'existe plus, la tranchée est coupée, le poste des grenadiers est éventré, leurs occupants ne sont plus que trois cadavres baignant dans une mare d'eau et de sang. A proximité, le fusil-mitrailleur, aidé par un blessé qui lui tend les chargeurs, tire sans cesse. Les hommes tiennent toujours et finissent par faire rebrousser chemin à l'ennemi. C'est au tour des aéronautes, alors, de combattre dans les airs.

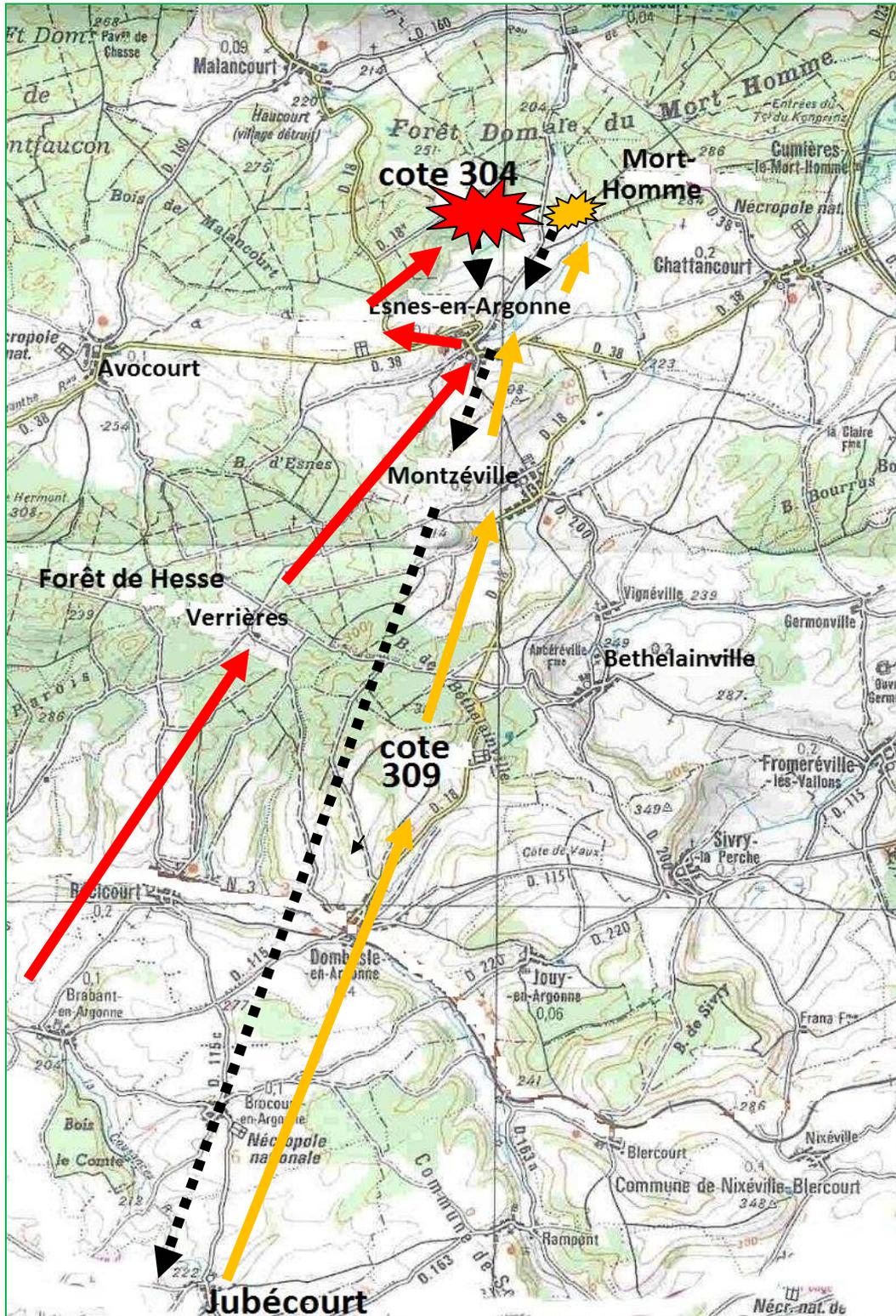
Au matin, le bilan dans la section est très lourd : cinq tués et six blessés, soit treize hommes restant valides sur les vingt-quatre de la veille. Les brancardiers évacuent les blessés mais il a été annoncé que les morts ne seraient pas relevés. Leurs camarades doivent donc se résigner à rassembler les affaires personnelles trouvées sur les cadavres et à se débarrasser des corps dans le bled. « *Les êtres n'ont plus forme humaine, ce sont d'horribles mutilés, des cadavres qu'on ne peut que balancer par delà la tranchée, à moins de réussir à s'en faire une protection sur l'ancien parapet détruit. Fleury, déchiqueté par un obus, dont la tête s'est enfoncée dans un hérisson de barbelés, a l'allure d'un christ portant la couronne d'épines. Dégagé seulement la nuit suivante à coups de cisailles, il subit le même sort que ses camarades.* »

En dépit de la fatigue extrême, quand le jour disparaît, Français et Allemands remettent chacun leur secteur en état. La corvée de soupe revient enfin et annonce la nouvelle de la relève d'ici à deux nuits. Les poilus qui n'ont pas dormi depuis trente heures sont autorisés à aller se reposer.

Mais, le soir venu, alors qu'ils se préparent à quitter les lieux, la nouvelle tombe que la relève est reportée de vingt-quatre heures : la déception est immense. « *Ne leur avait-on pas assez demandé ?* » Les treize poilus, résignés, montent la garde encore une nuit, sans avoir été approvisionnés, la corvée s'étant portée à la cote 309.

« *Je connus peu d'instant de ma vie de guerrier où ma peine morale fut plus grande. Je les savais dociles mais n'aurait-il pas fallu un cœur dur comme le roc pour rester impassible devant leur douleur ?* »

Les combats à la cote 304 du 25 juillet au 18 août 1917 (Carte topographique IGN Reims Verdun n°10 au 1/100.000)



- ➔ Montée à la Cote 304 le 25 juillet 1917
- ➔ Deuxième montée à la cote 304 le 10 août 1917
- 1 km ▶ Descentes de la cote 304 les 5 et 18 août 1917
- ★ Secteur de combat du 25 juillet au 5 août 1917
- ★ Secteur de combat du 10 au 18 août 1917

La section est finalement relevée au soir du 5 août, mais Romain Darchy doit transmettre les consignes et attendre le lendemain pour partir avec un officier d'une autre section : « *Les rafales ne cessant pas nous*

obligent à avancer au galop, par à-coups, avec vingt secondes entre chaque obus pour gagner quelques mètres. Le long du boyau, on aperçoit des cadavres innombrables au milieu de toutes sortes de fusils ou mitrailleuses cassés, de grenades et de balles. Puis au fond du ravin, c'est la boue compacte, la gadoue qui rend la marche impossible.»

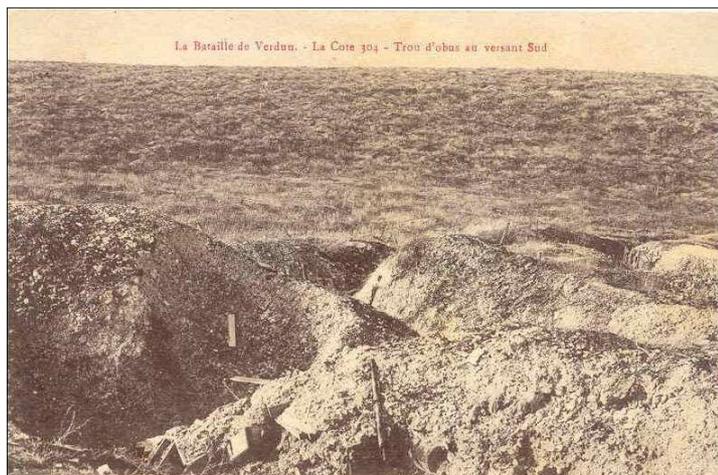
Arrivé à la cote 309, il retrouve ses camarades mais peut à peine y faire halte car il faut poursuivre la marche vers Jubécourt, étape finale à laquelle tous parviennent, épuisés, cinq heures plus tard, à deux heures du matin : « *Je maîtrisais mes sens et me disais que je marcherais pour qu'eux ne calent pas !* »

Trois jours plus tard, le 9 août, l'effectif de la section se renforce, passant de onze à dix huit hommes. Le 10, on se redirige vers la cote 304, recevant, dans le bois de Béthelainville, grenades, fusées et vivres de réserves en vue de l'attaque. « *Nous nous retrouvons au carrefour de la cote 309 et nous engageons sur la route de Montzéville, attendant les agents de liaison du 120^{ème} qui doivent venir nous chercher. Nous prenons une piste sur la droite avant d'atteindre le village, traversons le creux du moulin d'Esnes rasé, sur une passerelle, le ruisseau s'étant transformé, du fait des obus, en un vaste marais, seul endroit sur plusieurs centaines de mètres où on puisse circuler. Une fois le pont franchi, c'est l'ascension de la côte, plutôt légère et l'arrivée dans la tranchée.* »

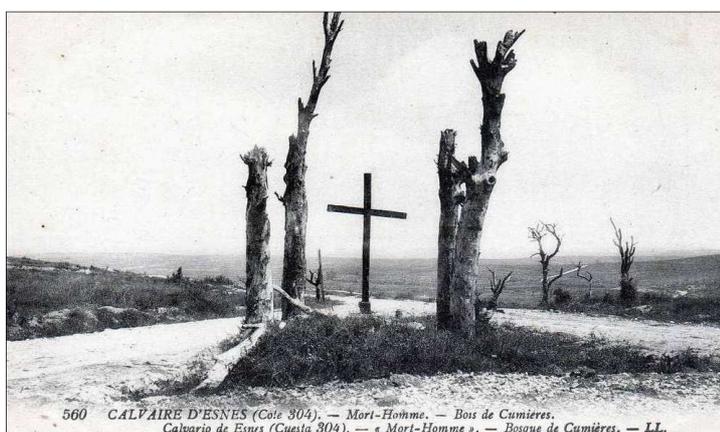
Le lendemain, le bombardement se prolonge et des rafales, subites et courtes, maintiennent sans cesse les hommes aux aguets. La fumée épaisse rend la respiration difficile. En effet, à cet emplacement, contrairement au sommet de la cote 304, les explosifs à gaz délétères, difficiles à distinguer des obus à gros calibres, exercent des effets très nocifs sur l'organisme : dès le 11 août, les poilus sont pris de diarrhée et de violentes douleurs intestinales. Leur respiration devenant très difficile, au bout de quatre jours, ils deviennent incapables de continuer leur mission de coureurs entre le poste du commandant de bataillon et les premières lignes. Romain Darchy plaide leur cause auprès du commandant de compagnie lequel ne veut rien entendre. De fait, la plupart se rendent à la visite médicale et sont évacués le 14 août...

A partir du 15 août, la préparation de la grande attaque s'accélère. La section de Romain Darchy, de nouveau reconstituée, est chargée de creuser, la nuit, des tranchées parallèles de départ, en avant de la première ligne. Elle doit aussi effectuer des corvées et ramener près des positions, depuis le village d'Esnes, des explosifs et des munitions, puis le lendemain, alors que les obus pleuvent tout autour, des caisses de grenades. Ballons d'observation et escadrilles d'avions sont nombreux. La préparation d'artillerie devient intense : le bombardement formidable dure cinq jours et fait penser à celui des Allemands sur le fort de Vaux en mars 1916. « *Qu'est-ce qu'ils prennent, nous disons-nous ! Pas un pouce de position ennemie n'est épargné : ce doit être terrible, me dis-je en moi-même !* »

Le 17 août, l'ordre de relève est donné : le 408 n'attaquera pas avec le reste de la 120^{ème} division, mais restera en réserve du 13^{ème} corps d'armée. « *Aussi, le 18 août, à vingt-trois heures, nous franchissons au galop la passerelle du moulin d'Esnes, laissant un petit âne, blessé à mort avec la queue sectionnée par un éclat d'obus, traversant Montzéville sous un bombardement de gaz lacrymogènes. Le passage par le carrefour de la cote 309 et le retour vers Jubécourt sont très pénibles, principalement du fait de l'intoxication par les gaz. Après sept heures de marche, nous parvenons à notre but à six heures du matin, y restons cinq à six jours avant de partir en camion à Saulx-en-Barois, la cote 304 ayant été reprise par les Français et les prisonniers allemands, étant nombreux à passer non loin de nous...* »



Trou d'obus au versant sud de la cote 304 (Photo www.delcampe.net)



Calvaire d'Esnes-en-Argonne au pied de la cote 304 (Photo www.delcampe.net)

A la suite à ces événements, Romain Darchy est cité à l'Ordre du Régiment le 31 août 1917 (étoile de bronze) : « Chef de section énergique et brave. Au cours d'une attaque allemande, a su par son exemple et son sang froid maintenir sa section en place, empêchant par son feu l'attaque allemande de sortir de ses lignes. » Signé : Durieu. (Commandant Charles Durieu, chef du 3^e bataillon du 408^e)

Le 28 août 1917, le premier bataillon du 408 se retrouve en ligne à **Saint-Mihiel** et occupe le quartier de Han jusqu'à sa relève le 8 octobre. Romain Darchy et son ami Siredey participent alors à des patrouilles communes afin de fouiller le terrain vague de **Han-sur-Meuse**. Enfin, le 24 octobre, il part en permission. Il est hospitalisé à Sancerre jusqu'au 3 décembre puis retourne aux armées le 18 de ce mois. Une lettre à ses parents évoque alors les belles fêtes de Noël 1917 passées à l'arrière avec son régiment dans la région de Nettancourt et annonce son départ pour le lendemain.

Le premier bataillon cantonne dès le 28 décembre au camp Besnier près de Clermont-en-Argonne.

Pendant ce temps, les Allemands ont repris l'offensive par deux fois, en mars, puis en avril 1918, dans la Somme et dans l'Oise. Ils ont réalisé la percée du front du Chemin des Dames le 27 mai. Ludendorff leur a donné l'ordre de pousser vers les ponts de **la Marne** de Dormans à Château-Thierry, son objectif étant de percer assez profondément le front allié, afin de n'avoir plus devant lui de front défensif organisé. Il compte exploiter cette avance pour retrouver la guerre de mouvement en terrain libre.

Les divisions allemandes, choisies parmi les meilleures et rompues aux nouvelles méthodes d'attaque, sont bien supérieures en nombre à celles des Alliés. Leur progression est fulgurante. Elles enfoncent le front de vingt kilomètres dès le premier jour, créant une poche de soixante-dix kilomètres de large sur cinquante kilomètres de profondeur. En réaction, Pétain, dans sa note du 20 avril 1918, essaye d'imposer une nouvelle forme de combat qui s'inspire de leurs méthodes : *« Ne plus aligner, face à l'ennemi, un front continu : la guerre défensive doit user l'ennemi en l'accrochant à de multiples îlots de résistance. Les emplacements de combats doivent être éparpillés pour être difficiles à repérer et devenir inattaquables par l'artillerie »*. Dès le 28 mai, ses ordres sont très stricts : les ponts de la Marne doivent être solidement gardés. S'il admet le recul des Français, il leur ordonne d'endiguer la poussée allemande par une résistance à outrance sur les ailes et fait affluer avec maîtrise les renforts.

Les soldats du 408, transportés par camions le 29 mai jusqu'à Damery, doivent dès le lendemain, se déployer sur un terrain qu'ils ne connaissent pas et faire face à des situations imprévues. Ils reçoivent d'abord l'ordre de cantonner à Vandières puis, après un contre-ordre, à Passy-Grigny. Le commandement, souvent désemparé, se voit livrer des renseignements par les soldats eux-mêmes. A la différence des Allemands, ils ne connaissent pas exactement la mission qu'ils ont à remplir : aucune reconnaissance préalable n'a été effectuée. Leurs unités ne sont pas toujours appuyées par l'artillerie et finissent souvent par être disloquées. Certaines infiltrations allemandes sont arrêtées et repoussées mais pas toutes, et le 31 mai, l'ennemi atteint la Marne à l'ouest de Dormans.

Le premier bataillon se retrouve donc, en position, sur la rive droite de la Semoigne, tenant le front de Champvoisy à Passy-Grigny au nord de Dormans. Romain Darchy et ses compagnons se battent *« dans un étroit couloir qui a, d'un côté les Allemands, et de l'autre, la rivière »*. Rapidement, la situation devient inquiétante : à plusieurs reprises, des bombardements d'obus de gros calibres et de violents feux de mitrailleuses précèdent des infiltrations de divisions d'élite, spécialisées dans ce genre de manœuvre, vers le sud, par le ravin de la Semoigne. Très vite, le premier bataillon qui a perdu tout soutien sur sa gauche est complètement débordé dans son point d'appui de La Chapelle-Hurlay et risque l'encerclement. Coupé du reste du régiment, il reçoit l'ordre d'exécuter un mouvement de retraite tout en conservant le contact avec l'ennemi. Cela lui permet de se dégager par Vincelles, de gagner la Marne au pont de Dormans ce 31 mai, et de mettre ce secteur en état de défense, suivant en cela les ordres stricts du général Pétain.

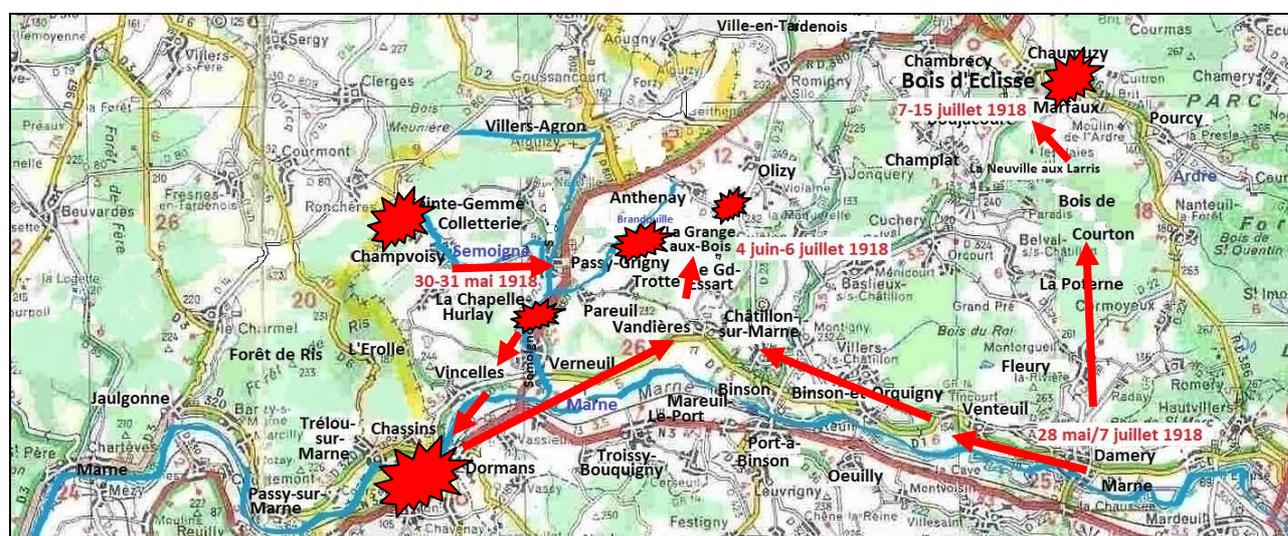
Le régiment reçoit ensuite l'ordre de se porter à Vandières. Les combats se poursuivent jusqu'au 6 juillet, dans le secteur de la ferme de la Grange-aux-bois et des Essarts. Les consignes visent à endiguer la poussée allemande par une résistance à outrance afin de permettre l'attaque ultérieure sur ses flancs. Après de durs combats, la lutte diminue peu à peu d'intensité dès le milieu du mois de juin.

Le 408^{ème} a subi une de ses luttes les plus dures contre l'ennemi grisé par une avance de cinquante kilomètres en trois jours, mais il a eu l'honneur de contribuer à son arrêt. Il en est récompensé par sa première citation à l'ordre de la Cinquième Armée :

« Troupe d'élite qui, sous les ordres de son chef, le colonel Morand, a réussi malgré l'étendue du front à tenir, à ralentir pendant deux jours consécutifs la progression d'un ennemi très supérieur en nombre, en lui disputant le terrain pas à pas, en manœuvrant sous le feu et en lui faisant subir les pertes les plus sévères. »

L'ennemi s'essouffle et ne tente plus que des actions locales. Dès le 5 juin, Ludendorff comprend que les Allemands ont remporté de brillants succès mais non la victoire décisive et qu'ils ne peuvent maintenir leurs troupes dans cette situation précaire car leurs forces s'épuisent. Il décide alors, pour disloquer le centre de l'armée alliée, de tenter un suprême effort afin de s'emparer du massif redoutable que représente la Montagne de Reims. Il baptise cette offensive finale : « **Offensive de la paix** ». Moment capital de la guerre, les Allemands, dans un effort ultime, rassemblent tous les moyens dont ils disposent, concentrant chars, troupes de choc parmi les plus aguerries, batteries et dépôts de munitions aux abords des premières lignes, et se préparent à franchir la Marne du côté de Dormans.

Les différentes étapes de la seconde bataille de la Marne pour le 408^{ème} R.I. du 29 mai au 15 juillet 1918



— 1 km

Extraits des cartes Michelin au 1/200 000 n° 237 et 241



Lieux de combats du 408^{ème} Régiment d'infanterie contre les Allemands de mai à juillet 1918



Marches des bataillons du 408^{ème} R.I. en 1918

Pour résister efficacement au déferlement d'une trentaine de divisions allemandes, se réalise une véritable défense en profondeur, avec vingt divisions placées en arrière des lignes des quatrième et cinquième armées françaises. La bataille dont doit dépendre l'issue de la guerre se prépare. Foch décide, sur la proposition de Pétain et de Gouraud, de ne laisser, sur la ligne avancée la plus exposée, au Bois d'Eclisse, que de petits postes résolus et sacrifiés d'avance. Romain Darchy et ses compagnons en font partie.

Le 7 juillet, les Italiens font appel à la 120^{ème} division d'infanterie pour coopérer à la défense du secteur à peine organisée, alors que les préparatifs de l'ennemi se précisent. Le premier bataillon du 408^{ème} auquel appartient Romain Darchy, se porte depuis Damery, au terme d'une marche harassante de douze heures, sur la première position du Bois d'Eclisse surplombant le ravin où se dissimule l'ennemi. Les deuxième et troisième bataillons

du 408, pendant ce temps, se postent à six kilomètres en arrière dans le Bois de Courton, près de Pourcy, entre La poterne et l'Ardre, organisant cette principale ligne de défense avec des réseaux de barbelés.

Au soir du 14 juillet, le premier bataillon se retrouve donc isolé en première ligne, aux avant-postes de la 120^{ème} division, encadrés seulement par deux bataillons italiens. Il réalise alors que ce n'est pas ici que va se jouer la grande et ultime bataille, mais que ses hommes y sont placés pour jouer les briseurs de choc et ralentir quelques instants la ruée de l'ennemi. Ils comprennent également que celui-ci va s'élancer contre eux seuls, dépenser en vain d'énormes quantités d'obus sur leurs tranchées peu occupées, pour aller ensuite se briser contre des troupes restées intactes à l'arrière. La principale ligne de défense reportée sur la seconde position aura, de ce fait, échappé à la vigilance allemande.

En effet, à minuit dix, ce 15 juillet 1918, un effroyable pilonnage d'artillerie est déclenché sur cette première position pour plus de quatre heures. Les moyens mis en œuvre sont puissants et redoutables : l'artillerie, pièce maîtresse des combats, les obus toxiques, les mitrailleuses, sans compter les torpilles des minenwerfer, terribles engins de tranchées qui renforcent encore la terreur. *« Sommes-nous donc si forts, s'exclame-t-il, notre peau est-elle donc devenue une épaisse cuirasse ? Sommes-nous de nouveaux hercules ? Je pleure pour tous mes hommes qui n'ont rien fait pour mériter les souffrances d'un tel enfer ! »*

C'est pour Romain Darchy, à la veille de ses vingt-trois ans, la plus terrible des tueries. Elle lui fait songer au cataclysme annoncé par le prophète : une montagne de feu s'est littéralement abattue sur eux. La section voisine est totalement anéantie. Vers quatre heures du matin, l'infanterie allemande passe à l'assaut. Des chars sont aperçus. Aucune communication n'existe plus. Sa section qui comptait quarante hommes à minuit est réduite à seize hommes. Pourtant, par deux fois, elle réussit à repousser l'ennemi. Les Allemands ne passent pas par leur côté, mais tout indique qu'ils se sont infiltrés par les lignes italiennes et qu'ils s'approprient à les encercler. Epouvanté, Romain Darchy envoie à trois reprises deux hommes chercher du renfort mais ceux-ci ne revenant pas, il tente d'y aller lui-même car ils ne sont plus que dix. Il part, se faufile au cœur d'un fouillis inextricable et se retrouve face à un Allemand aussi surpris que lui. Il est huit heures du matin, ce 15 juillet 1918 : il est fait prisonnier.

Etre prisonnier est pour lui la pire des humiliations. Le choc est terrible. La douleur immense qu'il ressent s'exprime tout au long du récit de sa captivité. *« En cette nuit d'une brutalité par trop méchante, j'ai vu s'abattre entre moi, mon pays et les miens, une épaisse barrière qui me retient dans un autre monde et, quand je me retrouve seul, j'ai devant moi l'impitoyable réalité. J'ai dit au revoir à mon régiment, à mes compagnons qui ont encore le bonheur de détenir une arme. Je suis mort pour tous ceux que je laisse de l'autre côté de la barricade. La force, celle qui rend superbe ce que je ne suis plus, c'est-à-dire un combattant, cette force dis-je, elle aussi m'a abandonné. J'ai les mains vides, je suis l'animal qui devra obéir, peiner et souffrir après avoir trop souffert. Me voici un esclave ! Demain, il me faudra quitter mon pays, et cela, parce que entre moi et mes camarades qui luttent toujours, il y a des paquets d'Allemands ! »* La seule consolation, bien amère cependant, qui vient provisoirement atténuer sa souffrance, est de retrouver les rescapés de son régiment qui, capturés comme lui, ont échappé au massacre de la nuit.

Il apprend plus tard que l'attaque a été contenue toute la matinée sur la première position : la première compagnie du 408^{ème} ne s'est rendue qu'après avoir épuisé toutes ses munitions et brisé ses armes ; un char a mis l'état-major hors de combat. Les Allemands ont progressé le soir jusqu'à la seconde position dans le Bois de Courton. Les combats ont été très durs avec les autres bataillons du régiment qui ont, en dépit de tout, réussi à tenir jusqu'à la contre-offensive victorieuse de Foch déclenchée le 18 juillet 1918.

Chapitre 6

Captivité de juillet à novembre 1918

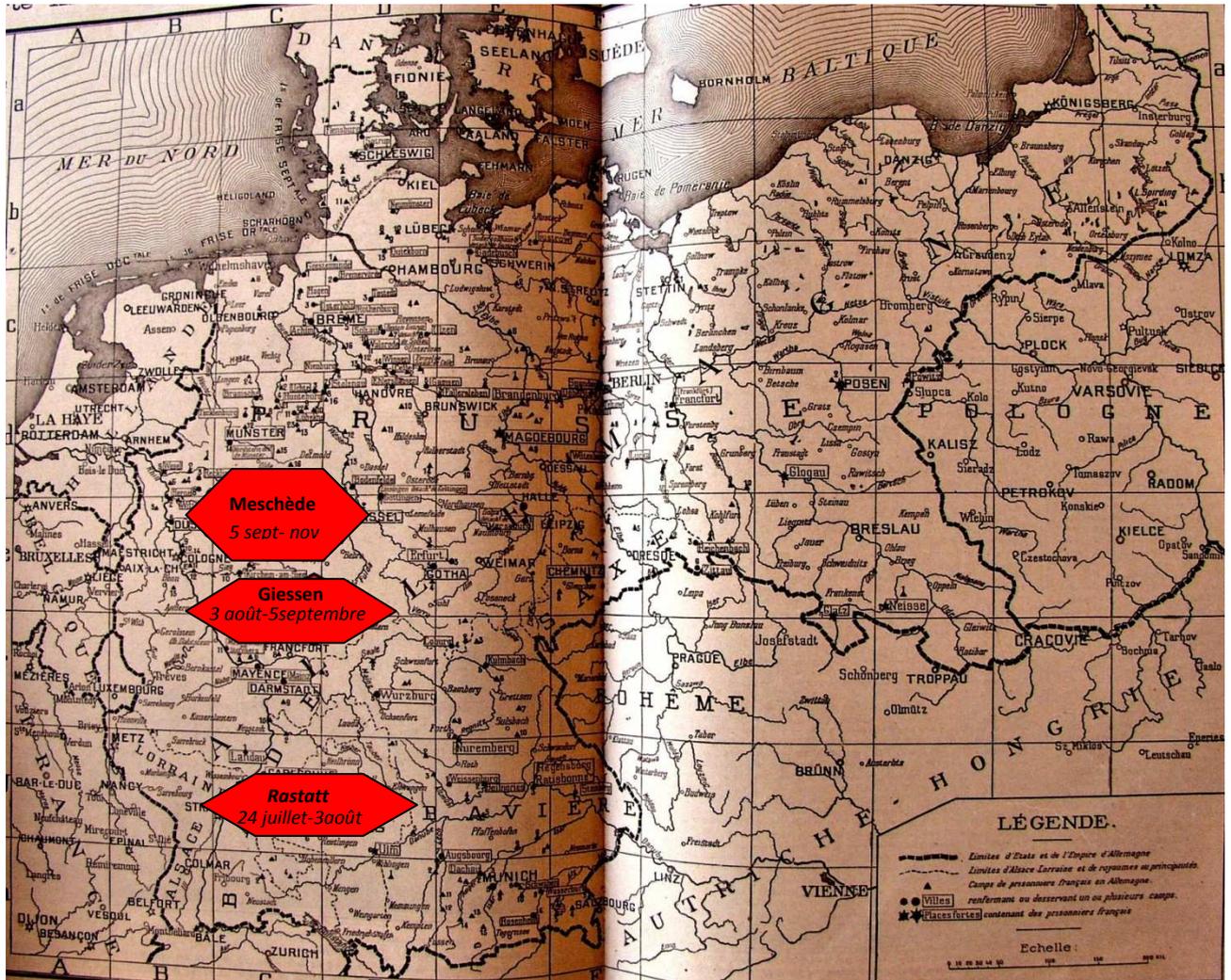
Prisonnier ! Comment vivre privé de liberté ? Comment faire savoir aux siens qu'il n'a pas été un lâche ?

Ce récit rend compte des étapes et des humiliations subies au cours de la longue et pénible marche forcée vers Laon, du départ en train pour l'Allemagne avec les arrêts prolongés dans les gares, tandis que l'aviation alliée multiplie les bombardements. Romain Darchy relate les enfermements successifs pour plusieurs mois, dans trois camps de prisonniers, celui de Rastatt en Bade-Wurtemberg, de Giessen en Hesse, et de Meschède en Westphalie dont il ne sort, famélique, malade, à bout de forces, qu'à la fin de novembre 1918.

Il vit sa condition de prisonnier comme un immense malheur. Traumatisé, déraciné, séparé de ses camarades, il a tout perdu, sa raison de vivre, sa liberté, sa capacité de combattre et d'être utile à son pays, son pouvoir de commander. Son malheur est tel qu'il lui ôte provisoirement toute possibilité de compassion à l'égard des soldats ennemis agonisants qu'il croise en descendant du Bois d'Eclisse. Il est meurtri. Toutes les souffrances endurées n'ont-elles abouti qu'à cet esclavage qui s'annonce ?

Pourtant, il se ressaisit, s'efforce de tenir, d'être courageux, d'espérer. Il veut que les siens apprennent qu'il n'a pas été lâche. S'il conserve foi en l'issue de la guerre, il se demande avec angoisse s'il pourra profiter de la victoire car, du fait des privations, de la faim et de l'intoxication par les gaz, sa santé se dégrade très vite. Ses forces s'amenuisent. Un ennui incommensurable l'envahit.

Ces mois de captivité lui ouvrent les yeux sur les hommes. Il se remémore tous les combats, ceux de la Somme, de l'Oise, de l'Aisne, de l'Argonne, ceux de Verdun, de la Marne, l'esprit de solidarité qui régnait au sein de sa compagnie, ses frères d'armes qui s'offraient à la mort pour l'épargner à leurs camarades. Il a rencontré au cours de sa marche forcée vers l'Allemagne, les forçats de la France du nord occupée, travaillant sous la menace du fouet ou du canon de fusil, mais aussi des hommes et des femmes charitables, en guenilles, se privant d'un croûton de pain ou de menus objets pour les offrir. Il a vu, dans les camps, des prisonniers totalement dévoués à leurs compagnons d'infortune, trouvant pour chacun les mots qui réchauffent les cœurs et refoulent les larmes. Et surtout, il découvre avec stupéfaction des mutilés volontaires français naguère réquisitionnés pour travailler, dans les mines, les hauts-fourneaux ou les marais germaniques, ayant décidé, un jour, de mettre fin à leur condition d'esclaves en s'estropiant à jamais, se cassant une jambe sous le poids d'un bloc de pierre ou d'une massue. « *Quel courage physique et moral il leur fallut pour surmonter tant de peine !* »



 Camp d'internement de Romain Darchy en 1918

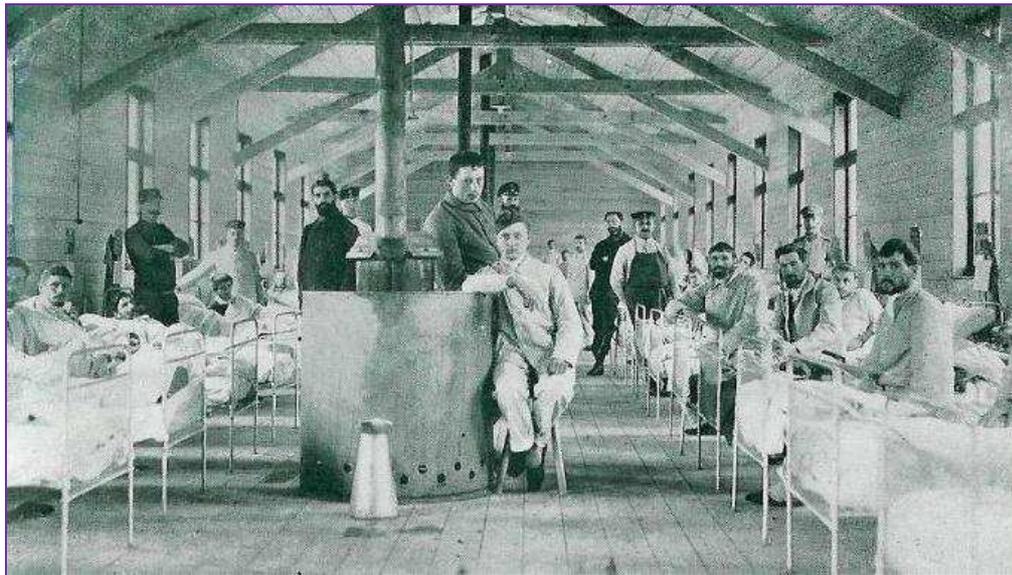
Carte des camps de prisonniers de guerre en Allemagne de 1914 à 1918 <http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr>

En revanche, ceux qu'il ne supporte pas, ceux à qui il préfère encore les Allemands, ce sont les espions rôdant dans les camps, les mouchards prêts à toutes les compromissions, les lâches et les menteurs qui exploitent la misère de leurs compatriotes et s'abaissent à rendre service à l'ennemi, « *des hyènes humaines qui flânent de tous côtés cherchant à gagner le prix d'une trahison.* » Il en rougit de honte car leur nom est aussi français que le sien et il est un captif tout comme eux.



Allemagne N° 52. — Camp de Meschede (Westphalie). — Le lazaret.

Les baraques du lazaret au camp de Meschede au début de la Grande Guerre. (<http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr>)



Intérieur du lazaret de Meschede, début 1915) (<http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr>)

Grande est son angoisse de ne jamais revoir son pays et les siens, tant il s'affaiblit. Et si, par bonheur, il retrouve la liberté, il a très peur de devenir dépendant, incapable de travailler, de fonder une famille, bref d'assumer une vie d'homme.

Des vertiges, des migraines de plus en plus violentes et rapprochées, de pénibles troubles intestinaux le décident à pousser la porte de l'infirmerie du camp, *le Lazaret*, même si l'odeur de fermenté et de pourri l'arrête un instant sur le seuil du baraquement. Là, perdu au milieu d'êtres condamnés, de fous, de syphilitiques, de tuberculeux et de contagieux en tout genre, il ressent alors la captivité comme un gouffre

insondable : « *Je suis prêt à désespérer. Je vois gris, je vois sombre, je vois tout noir... J'égrène le chapelet de mes jours d'angoisse pour le finir et le recommencer je ne sais combien de temps !* »

Et puis, courant novembre, la baraque est vidée : il faut faire place aux malades allemands. Romain Darchy quitte alors l'infirmerie : c'est la débandade. Au bout de quelques jours, il réussit à s'évader du camp de Meschède, passe en Hollande, adresse un télégramme à ses parents le 29 novembre et arrive chez lui le 5 décembre 1918, soit près d'un mois après l'armistice.

Gravement malade, longtemps soigné dans les hôpitaux de Sancerre et de Bourges, il se rétablit, se marie le 23 août 1920. Heureux, il devient père de deux enfants. C'est alors qu'il met en forme ses souvenirs de guerre. Il travaille comme clerc de notaire à Sancerre puis part à Paris où il occupe un poste important au contentieux du *Bon Marché*. En 1928, le général Gouraud lui remet la Légion d'Honneur à l'Hôtel des Invalides. En 1933, il part s'installer à L'Aigle comme huissier de justice avec sa famille qui, cette année-là, a la joie de s'agrandir avec la naissance d'un troisième enfant.



Remise de la Légion d'Honneur par le général Gouraud aux Invalides en 1928 (Photo de la famille)

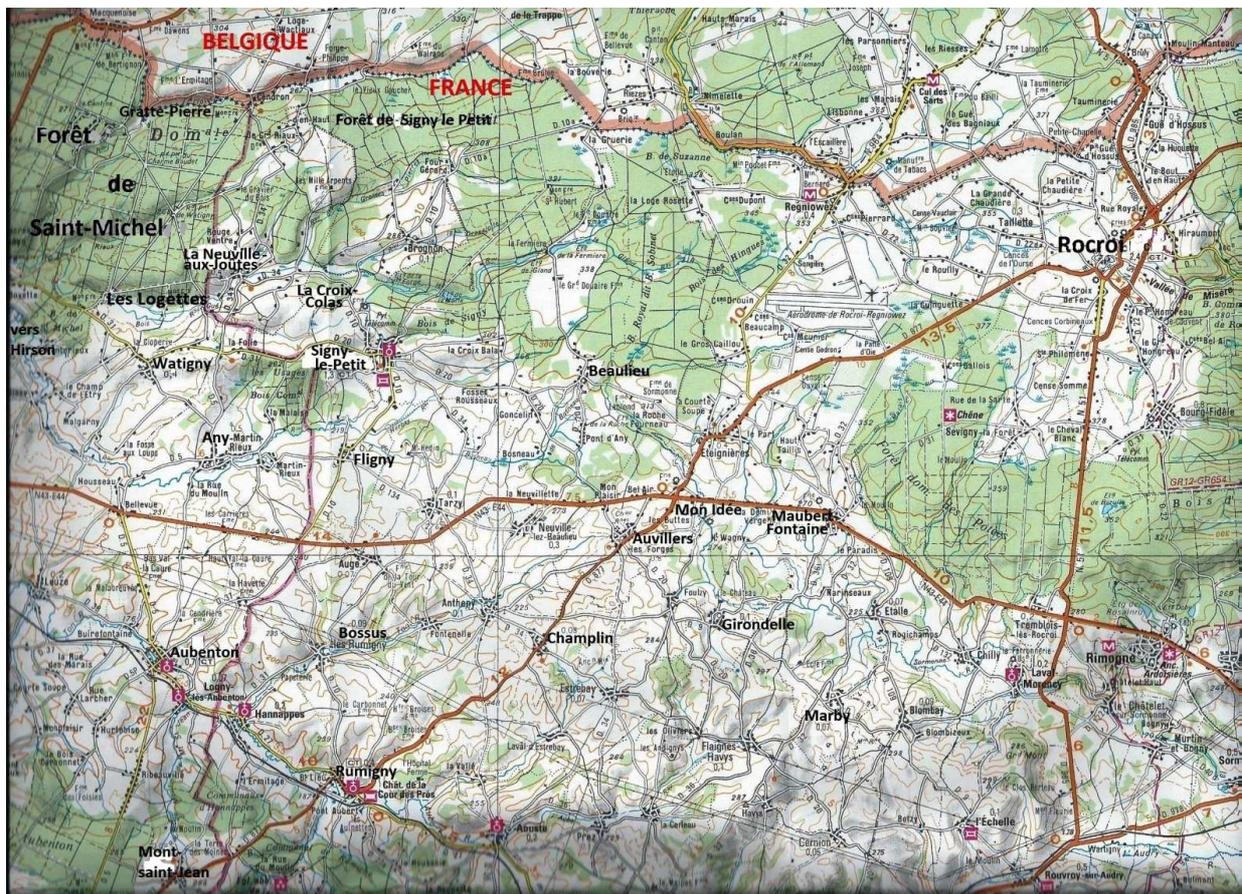
Chapitre 7

De nouveau la guerre : 1939-1944

En septembre 1939, accablé par la déclaration de guerre que pourtant il a vu venir, il est mobilisé, en qualité d'officier de réserve.

Affecté comme lieutenant à la tête de la section des pionniers du 102^e régiment d'infanterie, il est envoyé le 13 septembre 1939, à la frontière belge, dans les Ardennes. L'objectif assigné étant de rendre impossible toute invasion du territoire français en cas de viol du sol de la Belgique par les troupes allemandes, ce secteur laissé jusqu'alors sans protection, depuis Hirson jusqu'à Rocroi, doit être transformé en une zone de combats potentiels. Romain Darchy est chargé avec ses hommes d'y effectuer des reconnaissances, d'aménager des positions défensives, de poser des mines, des fers et des barbelés. Ce secteur est à plusieurs reprises mis en état d'alerte.

A la frontière belge, entre Hirson et Rocroi



Extrait de la carte IGN topographique TOP 100, n° 05 Charleville-Mézières-Maubeuge, 2004

— 1km

Mais, très vite, il a une conscience aiguë que, depuis la déclaration de guerre, rien ne se passe de vraiment significatif. Comme beaucoup de ses contemporains, cette période dite « *drôle de guerre* », ou « *fausse guerre* », lui semble anormale : la France est en guerre, les hommes sont mobilisés mais on ne se bat pas. Le climat ambiant, la propagande pacifiste ennemie, la multiplication des ordres et des contre-ordres, ont des effets déplorables : les manquements à la discipline se multiplient. Alors qu'une offensive ennemie menace, il lui semble un non-sens d'avoir à occuper les hommes aux seuls travaux et exercices, d'en être réduit à devoir veiller à les divertir et à maintenir leur moral. Lassé par cette inactivité relative imposée, il demande à changer d'affectation.

Avec l'espoir d'œuvrer plus efficacement pour son pays, le 22 janvier 1940, il prend le commandement de la 11^e compagnie de fusiliers-voltigeurs de son régiment et est envoyé en Lorraine.

Là, derrière la ligne Maginot, à la frontière allemande, sa mission consiste à opérer des reconnaissances du secteur, sans jamais aller jusqu'à ce qui pourrait apparaître une provocation. Les alertes sont fréquentes, l'ennemi est davantage visible, les survols d'avions sont plus nombreux. A trois reprises, entre février et avril 1940, les groupes francs montent aux avant-postes, les points d'appui étant installés dans des fermes préalablement désertées par leurs habitants. Les fusiliers-voltigeurs sont des fantassins volontaires, soigneusement sélectionnés au niveau du bataillon, du régiment et de la division, spécialisés dans des opérations de combat à l'avant du dispositif de défense. Ces « groupes francs », autonomes, peuvent prendre des initiatives locales. Leur mission est d'infiltrer les lignes ennemies en profondeur, de collecter des informations, d'organiser des raids, et de faire des prisonniers.

Aux avant-postes à l'est de Thionville, à la frontière allemande



— 1 km Extrait de la carte IGN topographique TOP 100, n°11, Nancy, Metz, Luxembourg, 2004

Victimes à plusieurs reprises de coups de main allemands, les hommes de la 11^e compagnie multiplient les patrouilles afin d'y répondre. Mais au petit matin du 13 avril 1940, à Flastroff, ils subissent un bombardement d'artillerie suivi d'un assaut de fantassins très violent.

Le dimanche 21 avril, le lieutenant Darchy prononce son allocution de commandant de la 11^{ème} compagnie : *« De ce samedi matin, 13 avril, toujours, vous vous souviendrez ! La 11^{ème} compagnie, renforcée par deux groupes de la C.A.3 et un groupe de la 9^{ème} compagnie, était accrochée au sol, de Flastroff au bois de Hartbush, en passant par le ruisseau de Weistroff. A l'aube, au signal de son aviation, l'ennemi fit tout donner : son artillerie, (la légère et la lourde, les fusants et les percutants), ses mortiers, ses pétards, ses gaz fumigènes, ses mitrailleuses, ses mitraillettes, ses grenades, ses fusils ; il comptait « vous avoir ». Il ne vous a pas eus. Vous lui avez prouvé que vous aviez du sang dans les veines et du poil quelque part. Monté rageusement à l'assaut, il en descendit en pleine déroute. Il lui fallut la protection de ses canons pour battre piteusement en retraite, ramasser ses blessés et ses morts ; son attaque, grandement préparée, sombra dans la débandade. Le régiment vient d'inscrire sa première page de gloire. Soyez-en fiers, cela, c'est de la belle fierté. Aussi, votre commandant de compagnie, fier de vous tous, votre commandant de compagnie qui vous aime, et dont le vœu le plus cher est de rester avec vous, vous serre affectueusement la main, sans en oublier un seul. Aux médecins Tannou, Maisonneuve, à leurs infirmiers et brancardiers, nous disons « merci » pour leur admirable dévouement. Lieutenant Gaucher ; Caporaux Clouet et Laloue ; soldats Boutruche, Deniau, Grosse, Hérisson, Hervé, Lebreton, Mauclerc, Pitot, Vétillard, Voguet, blessés dans le combat, nous vous adressons un salut fraternel. Adjudant-Chef Le Chapelier, Sergent-Chef Le Gallou, Sergent Blin, Caporal-Chef Moreau, Soldats Drouet, Gru, Houssais, Lirzin, Raingeard, Tellier, Verdier, Verrier, au Champ d'honneur, vous avez été ravis à vos femmes, vos enfants, vos parents, vos fiancées, vos camarades, à tous ces cœurs qui vous pleurent, il est une chose que la mort ne nous volera jamais : le droit de prier, de nous souvenir, et de vous aimer. »*

Suite à cette attaque repoussée en un temps très court mais qui se révèle être très meurtrière, Romain Darchy est cité à l'Ordre de la Division d'infanterie n° 7 du 5 mai 1940 : *« Commandant de compagnie remarquable par son calme et son sang-froid. Le 13 avril 1940, son sous-quartier ayant été l'objet d'un violent bombardement, a su, par son exemple, inspirer confiance à tous. Un de ses points d'appui ayant été violemment attaqué et ayant subi de lourdes pertes, a pris, aussitôt l'attaque repoussée, de judicieuses dispositions pour le remettre en état de défense. »* Il gagne sa deuxième Croix de Guerre avec palmes et devient capitaine.

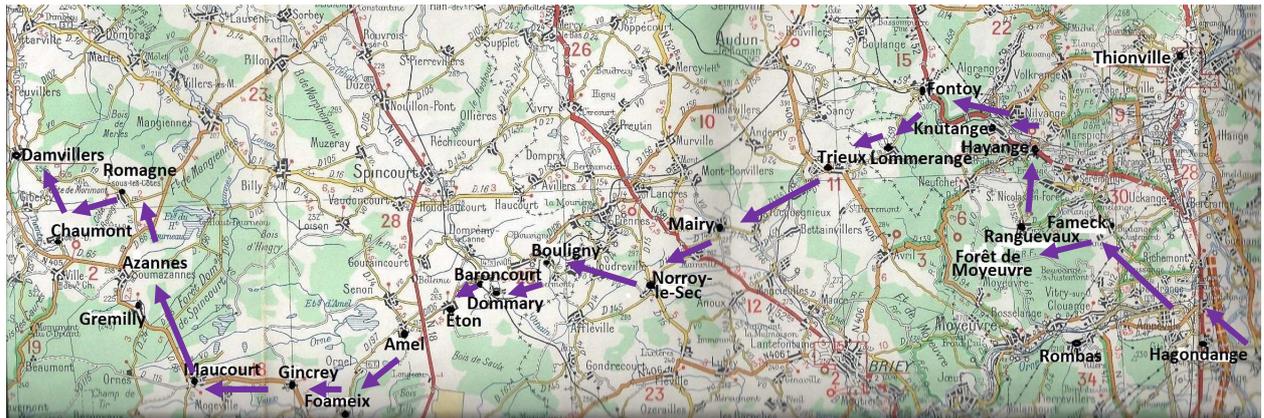


Romain Darchy le 14 avril 1940 au lendemain de l'attaque de Flastroff (Photo de la famille)

Début mai, après près de quatre mois passés en première ligne, la 11^e compagnie est relevée de ces secteurs difficiles. Alors qu'il s'apprête à partir en permission, Romain Darchy visite les aciéries d'Hagondange près de Metz, le 9 mai.

Mais aux premières heures du 10 mai 1940, prenant tout le monde au dépourvu, le coup de tonnerre de l'attaque-éclair ennemie de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg éclate. La ruée allemande se déclenche dans les Ardennes. Ordre est alors donné au régiment de refluer vers l'ouest.

Repli de la 11^e compagnie du 102^e R.I. du 11 au 24 mai 1940



— 1 km Extrait de la carte IGN, topographique TOP 100 n°11, Nancy-Metz-Luxembourg, 2004

Dès le 11 mai, il marche à pied avec sa compagnie, principalement la nuit. Ce repli bien ordonné est ponctué par la rencontre de réfugiés luxembourgeois de plus en plus nombreux, et surtout par des bombardements aériens et des mitraillages. Pourtant, le 24 mai, à Damvillers, non loin de Verdun, la mort dans l'âme, Romain Darchy doit quitter ses hommes : une crise d'appendicite aiguë lui impose une évacuation en urgence.

Opéré à l'hôpital Bégin à Paris, il en sort le 11 juin 1940 bien que sa plaie suppure encore, ne voulant pas risquer de tomber entre les mains des Allemands. Il retrouve sa famille dans le Cher mais se refuse à admettre l'humiliation de la défaite et l'occupation de son pays : il demeure un combattant.

Revenu à L'Aigle au cours de l'été 1940, sur les instances de son épouse, il renonce au projet de rejoindre Londres après l'Appel du 18 juin, mais il ébauche les premiers plans de la Résistance et rejoint le réseau Hector, puis en 1941, celui de Cohors-Asturies.

Contacté par Edouard Paysant en octobre 1942, il adhère à l'Organisation Civile et Militaire (OCM), puis en mars 1943, au Bureau des Opérations Aériennes (BOA). Nommé responsable en septembre 1943 du secteur OCM de L'Aigle-Mortagne, sous le pseudonyme de « Noël », il prend en mains, dans sa région, parachutages, transports d'armes, sauvetages d'aviateurs alliés, mise à l'abri de Juifs, camouflage de réfractaires au STO, délivrance de faux-papiers, diffusion de la presse résistante clandestine. Au lendemain du passage à la clandestinité de Daniel Desmeulles, il est désigné en janvier 1944 pour devenir chef départemental de la Résistance dans l'Orne.

Mais, au soir du 5 février 1944, à L'Aigle, il est arrêté à son domicile par Richard Reinhardt, alias Hildebrandt, chef de la Gestapo. Transféré aussitôt à Alençon, d'abord à la caserne Bonet, puis le 24 mars, au château des Ducs, il est interrogé à de nombreuses reprises. Ses compagnons de la Résistance, désarmés après son

arrestation, sont cependant convaincus que leur sécurité ne saurait être menacée par ses déclarations. Une lettre parvenue à son épouse évoque le premier interrogatoire du 4 avril : « *Ils m'ont martyrisé. Ils ne m'ont pas eu. Dans quinze jours, la trace des coups aura disparu. Aucun aveu : je n'avais pas à en faire. Mon courage et mon espérance sont immenses, mon moral inégalable. Et j'ai le sourire* ». Tous ceux qui l'ont approché alors, ont témoigné de son excellent esprit de camaraderie. Pleins d'admiration pour son cran, sa ténacité et son courage, son enthousiasme et sa gaieté, ils ont été fortement impressionnés par l'ardeur de son patriotisme et de sa foi ainsi que par sa volonté de tenir.

Ses bourreaux s'acharnent sur lui : « *Pense, quinze heures en quatre séances, écrit-il. Je ne me croyais pas si tenace... Mais après, quelles satisfactions !* » En dépit des tortures qu'il subit, il refuse de livrer ses amis, ceux qui avec lui et sous ses ordres font tout pour chasser l'occupant. Il contribue ainsi, efficacement, à une libération qu'il pressent proche. Mais, le 2 juin, se déroule l'ultime interrogatoire à la suite duquel, après une longue agonie, sans recevoir le moindre soin, le 11 juin 1944, il meurt dans une cellule de la prison du château des Ducs à Alençon. Les tortionnaires allemands font disparaître son corps.

Il avait servi sa patrie, sans faille, jusqu'à en mourir. La mention « *Mort pour la France* » fut portée sur son acte de décès le 13 mai 1946. Romain Darchy fut décoré à titre posthume de la Médaille de la Résistance et cité à l'Ordre de l'Armée, puis inscrit le 4 janvier 1949 à Paris par le Président du Conseil des ministres, Henri Queuille, à l'Ordre de la Nation pour « *son patriotisme ardent et son admirable courage pendant l'Occupation* ».

Façades de cellules du Château des Ducs d'Alençon (Photo Arnaud Onfray)



Plaque posée sur le tombeau de famille du cimetière de Sancerre en mémoire de Maurice Darchy, prénom usuel de Romain Darchy (Photo Véronique Onfray)



FIN

Remerciements

Merci à tous ceux qui m'ont soutenue et qui ont contribué à faciliter mes recherches, notamment, au personnel du Service historique de la Défense du château de Vincennes ainsi qu'à celui du Bureau des archives des victimes des conflits contemporains de Caen.

Merci à Delphine Birée, des Archives départementales de l'Orne, pour m'avoir singulièrement facilité l'accès aux fonds documentaires du bureau des Archives contemporaines et pour ses conseils avisés.

Merci à Didier Arnold, des Archives départementales du Cher, pour m'avoir encouragée sans relâche dans mon projet, conseillée, et guidée avec patience et efficacité tout au long de ma recherche.

Merci à mes cousins, Patrice et Andrée Guislin, pour leur accompagnement tout au long de ces années, et à Jean-Marc Guislin, pour son travail précieux de relecture et ses suggestions.

Sources

A- DARCHY (Romain),

1- **Souvenirs de guerre 1914-1918, Archives familiales :**

- *A la limite de la Somme et de l'Oise. Décembre 1914-Septembre 1915.*
- *Le 408^{ème} R.I. au fort de Vaux. Février-mars 1916.*
- *La cote 304. Juillet-août 1917.*
- *Montagne de Reims et captivité. Juillet-décembre 1918.*
- *Lettres de Romain Darchy à sa famille. 1915-1918*

2- **Documents annexes, Archives familiales :**

- *Agenda de septembre 1939 à mai 1940.*
- *Lettres de prison (avril-mai 1944).*
- *Photographies de la famille.*

B- Service Historique de la Défense / Département de l'Armée de terre. Site du château de Vincennes :

- *Dossier individuel du capitaine Romain Darchy, coté 8 Ye 68687.*
- *Journal de Marche et des Opérations du 408^{ème} Régiment d'Infanterie, Service Historique de la Défense, http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/jmo/img-viewer/26N768_001/viewr.html*

C- Service historique de la Défense / Bureau des archives des victimes des conflits contemporains de Caen :

- *Dossier de décès n°535585*
- *Dossier de « déporté résistant » n° 1.2.03.00731.*

D- Archives départementales du Cher :

- *Etat des services de Romain Darchy de 1921, complété en 1940.*
- Brochure anonyme, *Campagne 1914-1918, Historique du 408^{ème} Régiment d'infanterie*, Paris, Librairie Chapelot, sans date, 47 p. Référence AD du Cher Br 918, (numérisé par P. Chagnoux en 2010 sur le site <http://tableaudhonneur.free.fr>)

E- Archives départementales de l'Orne :

- *Fonds VIGILE 41 J 209 (années 1939-1942) et 41 J 210 (années 1943-1945).*
- *Fonds du cabinet du Préfet 1W et 2W pour la période 1939-1945.*

PRESSE LOCALE

Le Petit Berrichon du Cher, 19 et 20 avril 1916 ; 7 et 8 octobre 1916 // *Journal du Cher*, 3 mai 1916 // *Berry-Jeunesse*, mai 1916 // *L'Eclair de Nice*, 4 mai 1916 // *Journal de Sancerre*, 7 mai 1916 et 5 juin 1948 // *L'Indépendant de Gien*, 27 mai 1916 // *Le Journal de Nice*, 5 juin 1916 // *Le Réveil Normand*, 24 mars 1945, 28 mars et 26 octobre 1946, octobre 1947, 13 juin 2007 // *L'Orne Combattante* n° 90, 1^{er} juillet 1945 et n° 162, 17 mars 1946.

Bibliographie indicative

OUVRAGES GENERAUX SUR LES DEUX GUERRES MONDIALES

- AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane) et BECKER (Jean-Jacques) (sous la direction de), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Bayard, 2004.
- AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), *14-18 Les combattants des tranchées. L'histoire par la presse*, Armand Colin, 1986.
- AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane) et BECKER (Annette), *La Grande Guerre 1914-1918*, Gallimard, Coll. Découvertes, 2008.
- AURIOL (Jean-Claude), *Les Barbelés des Bannis, la tragédie des prisonniers de guerre français en Allemagne durant la Grande Guerre*, Editions Tirésias, 2002.
- AZEMA (Jean-Pierre) et BEDARIDA (François) (dir.), *1938-1948. Les années de tourmente de Munich à Prague. Dictionnaire critique*, Flammarion, 1995.
- BARTHAS (Louis), *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier : 1914-1918*, La Découverte, 2003.
- BECKER (Annette) et BLOCH (Etienne), *Marc BLOCH. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Gallimard, coll. Quarto, 2006.
- BECKER (Jean-Jacques), *Les Français dans la Grande Guerre*, Robert Laffont, 1980.
- BECKER (Jean-Jacques), *La France en guerre 1914-1918. La grande mutation*, Bruxelles, Complexe, 1985.
- BEUMELBURG (Werner), *La Guerre de 14-18 racontée par un Allemand*, préface de Gérard CHALIAND, Bartillat, 1998.
- COCHET (François) et PORTE (Rémy), *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Robert Laffont, 2008.
- D'ABDAC-EPEZY, *La Seconde Guerre mondiale*, A. Colin, 1999.
- DARCHY Romain, *Récits de guerre 1914-1918*, Bernard Giovanangeli Editeur-Ville de L'Aigle, 2012.
- DURAND (Yves), *La France dans la Seconde Guerre mondiale*, A. Colin, 1993.
- DUROSELLE (Jean-Baptiste), *La Grande Guerre des Français 1914-1918*, Perrin, 1994.
- FERRO (Marc), *La Grande Guerre 1914-1918*, Gallimard, Coll. Folio Histoire, 1990.
- GENEVOIX Maurice, *Ceux de 14*, Flammarion, 1950.
- GRANDHOMME (Jean-Noël), *La Première Guerre mondiale en France*, Rennes, Editions Ouest-France, coll. Histoire, 2002.
- GRILLET (Antoine), *Fantassin, Souvenirs de guerre 1914-1919*, Payot, 1932.
- GUENO (Jean-Pierre) et LAPLUME (Yves), *Paroles de Poilus, Lettres et carnets du front (1914-1918)*, Libro, Radio France, 2000.
- HOOP (Jean-Marie d'), « La France dans la Seconde Guerre mondiale, 1939-1945 », *Histoire de la France*, sous la direction de Georges Duby, p. 543 à 556, Librairie Larousse, 1970.
- *HISTORIA* hors série 7 et 8, « La Première Guerre mondiale », 1914-1918, 1968.
- *HISTORIA* thématique, *La Grande Guerre, une autre histoire*, n° 116, novembre-décembre 2008.

- LE NAOUR (Jean-Yves), *La Première Guerre mondiale pour les Nuls*, First, 2008.
- LE NAOUR (Jean-Yves), *Histoire du XXe siècle*, Hachette Littératures, 2009.
- LIDDELL HART (Sir Basil), *Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, Verviers, Marabout, 1985.
- LUCE (Maximilien), *La Grande Guerre peinte par...*, Collections du Musée de L'Hôtel-Dieu de Mantes-la-Jolie depuis 1996.
- MIQUEL (Pierre), *La Grande Guerre*, Fayard, 1983.
- MIQUEL (Pierre), *La Seconde Guerre mondiale*, Fayard, 1986.
- MIQUEL (Pierre) et KAREL (William), Paris-Match-Video, Gramont Télévision France 3, *Mourir à Verdun*, VHS Secam (52'), 1996.
- NERE (Jacques), « La Grande Guerre, 1914-1918 », *Histoire de la France*, chapitre 27, p. 512 à 523, sous la direction de Georges Duby, Librairie Larousse, 1970.
- *Première Guerre Mondiale*, Mémo, Les Grands Librio, 2008.
- PROST (Antoine), *La Grande Guerre expliquée à mon petit-fils*, Le Seuil, 2005.
- RECOULY (Raymond), *Le mémorial de Foch, mes entretiens avec le Maréchal*, Les éditions de France, 1929.
- RENOUVIN (Pierre), *La Première Guerre mondiale*, Que sais-je ?, PUF, 1965.
- VALLUY (J.E.), avec la collaboration de DUFOURCQ (Pierre), *La Première Guerre mondiale, T. 1 et 2* Librairie Larousse, 1968.
- WINOCK (Michel), *1914-1918 raconté par Michel Winock*, Perrin, (Sources cartographiques Historial de Péronne), 1999.

ETUDES PARTICULIERES

A - Autres historiques des régiments

- DAUER (A.), *Historique du 408^{ème} Régiment d'Infanterie (1914-1918)*, Châlon-sur-Saône, Imprimerie Commerciale et Industrielle, 1932, 22 p. numérisé par Jean-Claude Poncet, <http://ddata.over-blog.com>
- *Régiments d'Infanterie 401 à 421*, (parcours des régiments d'Infanterie durant 14-18, mise à jour fév.2008), <http://chtimiste.com/regiments/liqne408>
- *Historique du 409^{ème} R.I. pendant la campagne 1914-1919*, imprimerie Blay et Martin, 1922, Châtellerault, (numérisation P. Chagnoux 2010), 49 p., <http://tableaudhonneur.free.fr/409eRI.pdf>
- *Historique des opérations pendant la guerre de 1914-1918, 86^{ème} Régiment d'Infanterie*, Le Puy-Imp. Peyriller, Rochon et Gamon, sans date, 67 pages, www.dumoul.fr/mili/1418/regiments/86eRI/historique/historique.php
- *Historique de la 120^{ème} division, 14 juin 1915 - 20 janvier 1919*, Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, sans date (numérisation P. Chagnoux 2010), pdf 27 p., <http://tableaudhonneur.free.fr/120eDI>

B - Sur les combats de mai 1915 à février 1916, à la limite de la Somme et de l'Oise :

- SARS (Maxime de), « La Grande Guerre à Beuvraignes », *Site de l'Association Santerre 14-18*, 2004, <http://cpa.santerre.free.fr>
- BAILLET (Ludovic), *Cartes postales du Santerre*, <http://cpa.santerre.free.fr>

C - Sur les combats au début de la Bataille de Verdun en 1916

- « Bataille de Verdun février-avril 1916 », <http://chtimiste.com/batailles1418/1916verdun2htm>
- MIQUEL (Pierre), *Mourir à Verdun*, Taillandier, 1995.
- PEDRONCINI (Guy), *Présentation de la Bataille de Verdun*, www.memorialdeverdun/pdf/histoire/pedroncini.pdf
- « Fort de Vaux », 2008, 6 p., <http://fr.wikipedia.org/wiki/fort>
- LOISEAU (Laurent) et BENECH (Géraud), *Carnets de Verdun*, Librio, E.J.L. 2007.
- *Bulletin Périodique de l'Association Amicale des Anciens Combattants du 408^{ème} R.I, Faites passer...* n° 12, octobre 1926, « In memoriam, Cochet et Jarry, caporaux à la deuxième compagnie » p.5, et « Le 408^{ème}, ses étapes et ses épreuves. Chapitre 3, Les heures Tragiques de Verdun : Vaux-Damloup (1-10 mars 1916) », non daté, p.21 à 28.
- *Un DVD magazine pour l'Histoire. Histoires du XX^e siècle* : « Histoire du fort de Vaux, mars à juin 1916 », durée 26 minutes. « Romain Darchy, un homme dans le siècle », durée 15 minutes. French Factory Production, 2008, <http://historik.fr/fort-vaux-temoignage-pxl-18.html>
- THELLIER DE PONCHEVILLE (Charles, abbé), *Dix mois à Verdun, Un aumônier militaire en première ligne*, Editions Italiques, 2007.

D - Sur les combats en 1917

- MIQUEL (Pierre), *Le Chemin des Dames*, Perrin, 1997.
- NOBECOURT (R.G). *Les fantassins du Chemin des Dames*, Luneray, Editions Bertout, 1983.
- « La guerre au jour le jour du 1^{er} au 31 mars 1917 », <http://grande.guerre.pagesperso-orange.fr/mars17>.
- « La Ligne Hindenburg », www.cheminsdememoire-nordpasdecalais.fr
- « Le repli allemand sur la ligne Hindenburg », <http://20072008.free.fr/mars1917/>
- *Bulletin de liaison n° 14 de l'Association nationale du souvenir de la bataille de Verdun et de la sauvegarde de ses hauts lieux. 1987* : « Extrait de *La cote 304* de Romain Darchy », page 37 à 43.
- « Les opérations devant Verdun. Le dégagement de Verdun, la cote 304 et le Mort Homme, juin à octobre 1917 », 13 p., <http://chtimiste.com/batailles1418/1917verdun.htm>

E - Sur les combats de 1918

- FLORAND (René), *la bataille de Vauquois*, 15 p., <http://pagesperso-orange.fr/flurin/vauquois.html>
- MIQUEL (Pierre), *1918. La Victoire*, Taillandier, 1998.
- RICHARD (Marcellin), « Vauquois », 25 p., *Association des Amis de Vauquois, mars 2007*.
- « Les offensives allemandes. Pourquoi ? », 10 p., <http://chtimiste.com/batailles1418/1918/offensiveallemande.htm>
- *Guides illustrés Michelin des champs de bataille. La deuxième bataille de la Marne. 1919. Partie historique*, 20 p., <http://www.gwpda.org/wwi-www/marne2/Marne-1.html>
- « La 13^{ème} D.I. engagée au début de la bataille de la Marne », 19 p., <http://batmarn2Free.fr/13eme>
- « L'offensive allemande du 15 juillet ». Traduction Angelo Zambon et Colonel Magliocchetti, 9 p., <http://c20072008.free.fr/ancien1918/italien3.htm>
- « L'offensive allemande en Champagne. La bataille défensive française du 15 au 19 juillet 1918 », 3 p., <http://chtimiste.com/batailles1418/1918champagne.htm>

- « La contre-offensive française. La deuxième victoire de la Marne 15 au 31 juillet 1918 », 5 p., <http://chtimiste.com/batailles1914/1918marne.htm>
- « La seconde bataille de la Marne à Dormans et dans les environs », 7 p., <http://memorialdormans.free.fr/2ndeMarneLocale.htm>

F - Sur les régions occupées et les camps de prisonniers pendant la Grande Guerre

- BECKER (Annette), *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre, 1914-1948*, Hachette Littératures, 2003.
- LEGE (Nelly et Daniel), *Mémoire en Images, 1914-1918, en pays Laonnois*, Saint-Cyr-sur-Loire, Allan Sutton, 2007.
- MEDARD (Frédéric), « Les prisonniers de guerre français », 14-18, *Le magazine de la Grande Guerre 14-18*, n°46, août-octobre 2009.
- « Prisonniers de guerre de la Première Guerre mondiale en Allemagne », 22 p., <http://fr.wikipedia.org/wiki/prisonniers>
- « *Les lieux de détention des prisonniers de guerre français pendant la Grande Guerre (Rastatt, Giessen, Meschède)* », <http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr/campsm.htm>

G – Sur la Résistance en Basse-Normandie pendant la Seconde Guerre mondiale

- *Biographie des victimes de l'occupation allemande de 1939 à 1944 dans la région L'Aigle-Mortagne-Argentan-Rugles*, éditée en 1948 par les soins du *Réveil Normand*, 32 p.
- BOURDIN (Gérard), *L'Orne et Vichy. Exode, Etat, Eglise, encadrement.*, Le Pays-Bas normand, revue trimestrielle n° 209/210/211, Flers-de-l'Orne, 1993
- BOURDIN (Gérard), *De la collaboration à l'affaire Bernard Jardin (Orne, 1940-1946). La Résistance face à la répression, T.1 Encadrer, épier, piller, dénoncer. T.2 Jardin, les tragédies de 1944, l'épuration.* Le Pays-Bas Normand, revue trimestrielle Flers-de-l'Orne n° 241-242 en 2001, et n° 245 en 2002
- GODIN (A.), *Trois martyrs de la Gestapo dans l'Orne*, Alençon, Corbière et Jugain, 1946, 19 p.
- L'Association Résistance et Mémoire, CD Rom, *La Résistance dans l'Orne, aeri-2005.*
- GUISLIN (Jean), « Romain Darchy », *Les Amis de L'Aigle*, juin 1994, n° 20, 2 p.
- LECOUTURIER (Yves), *Normandie Gestapo*, Condé-sur-Noireau, Corlet, 1998.
- MAZELINE (André), *Clandestinité. La Résistance dans le département de l'Orne*, Editions Tirésias, 1994.
- ONFRAY (Joseph), *L'âme résiste*, Imprimerie Alençonnaise, 1946, Condé-sur-Noireau, Corlet, 2006.
- ROBINE (Stéphane), *Quatre années de lutte clandestine. Les résistants du bocage ornais, été-automne 1940 – printemps 1944*, Le Pays-Bas Normand, revue trimestrielle n° 254, 255, 256, Flers-de-l'Orne, 2004.
- RUFFIN (Raymond), *La Résistance normande face à la Gestapo*, Presse de la cité, 1977.
- RUFFIN (Raymond), *Guide des Maquis et Hauts-lieux de la Résistance Normande*, Presses de la Cité, 1984.
- Société Historique et Archéologique de l'Orne, T.CXIII, Bulletin n° 2-3 juin-octobre 1994, *1944, Résistance et libération en Normandie*, Imprimerie alençonnaise, 1994.
- VICO (Jacques) et QUELLIEN (Jean), *Massacres nazis en Normandie. Les fusillés de la prison de Caen*, Condé-sur-Noireau, Corlet, 1994.

Sommaire

Avant-propos.....	1
Chapitre 1 1915 : Entre Somme et Oise	4
Chapitre 2 Le 408 ^{ème} Régiment d’infanterie au fort de Vaux.....	9
Chapitre 3 Marche vers Saint-Quentin dans l’Aisne au printemps 1917	14
Chapitre 4 La cote 304, entre le 25 juillet et le 18août 1917.....	17
Chapitre 5 Les combats de l’année 1918 : Vauquois, La Marne et le bois d’Eclisse	23
Chapitre 6 Captivité de juillet à novembre 1918	27
Chapitre 7 De nouveau la guerre : 1939-1944	31
Remerciements	37
Sources	38
Bibliographie indicative	39
Sommaire	43